DES SOLDATS EUROPÉENS

vous parlent de

LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

SOMMAIRE

10.

Lieutenant Pierre Tiparescou, Armée Roumaine

« LA GRANDE DECEPTION »

11.

Caporal van Doornik, Légion Néerlandaise

« PAYSANS »

12.

Soldat de 1re Classe R. Lagrou, Légion Flamande

« LES MISEREUX »

13.

Soldat Dahl, Légion Danoise

« UN VILLAGE EN U. R. S. S. »

14.

Sous-Officier Tappenbeck, Légion Néerlandaise

« IMAGES DE L'UKRAINE »

15.

Volontaire B. A., Régiment d'Infanterie Croate

« CE QU'ON M'A RACONTE AU PAYS DE STALINE »

16.

Lieutenant Hermann Pirich, Armée Allemande

« FIGURES D'AUTOMATES »

17.

Sergent Jony Guedel, Légion Française

« COMBATS POUR LA FRANCE ET POUR L'EUROPE
AU PAYS DE LA MISERE ET DE LA BARBARIE »

18.

Soldat de 1re Classe Henri Druart, Légion Wallonne

« AUX FRONTIERES DE LA BARBARIE »

PRÉFACE

Depuis le 22 juin 1941, des hommes de presque toutes les nationalités européennes ont franchi les frontières de la Russie soviétique. Ils ont pénétré dans des territoires où bien peu avaient eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur les conditions sociales et politiques. Les Soviets de Moscou, après avoir bolchevisé la Russie, s'appliquaient de plus en plus, en effet, à l'isoler du monde extérieur en réduisant toujours davantage les possibilités d'entrée et de sortie et en agissant directement sur les conditions d'existence et sur l'histoire de ce pays.

Les quelques récits authentiques que le monde est quand même parvenu à connaître, Moscou les a contredits et, par une propagande gigantesque sur le paradis des Soviets, a fait naître la confusion dans l'esprit des peuples. C'est ainsi que pour beaucoup en Europe, l'U. R. S. S. est une inconnue, une énigme.

Grâce à l'avance des armées et des légions qui combattent pour la liberté de l'Europe, des millions d'Européens ont été placés, pour la première fois, en face de la réalité soviétique. Le présent ouvrage reproduit un choix de récits pris parmi beaucoup d'autres, dans lesquels les soldats de presque tous les pays d'Europe font part des impressions qu'ils ont éprouvées sur le front de l'Est.

Ce que ces hommes ont écrit, ils ne l'ont pas copié dans des livres, des journaux; ils n'ont pas non plus rapporté des « on dit » : les scènes qu'ils ont décrites, ils les ont vécues ou ils en ont été les témoins oculaires. De cette façon, l'Europe apprend, de la bouche même de ses enfants les plus courageux, ce qui se passe au pays du bolchevisme, pays que les esprits sains avaient toujours considéré, avec juste raison, comme le plus grand danger menaçant le bonheur et la civilisation des peuples européens.

1.

Caporal Egil Hartmann, Légion Norvégienne

« Au pays de la misère »

J'AI un ami en Norvège, un de ces hommes qui ne craignent ni la mort ni le diable lorsqu'il s'agit de combattre pour un idéal. Il avait la conviction profonde qu'aucun régime autre que le communisme n'était capable de créer une base d'existence solide et équitable pour l'humanité. Lui-même, il avait sacrifié beaucoup à cette idée.

Des ouvriers du monde entier, par millions, partagent cette façon de penser. D'amères expériences leur ont fait connaître les différents partis politiques. S'étant sentis abusés par tous, ils se sont ralliés au bolchevisme, non pas qu'ils en connaissent les bénédictions, mais parce que Moscou a su les entourer d'agitateurs sans scrupule qui ont fait reluire à leurs yeux les beautés du paradis soviétique. Des ouvriers mal rémunérés, aigris, sont une proie facile, et le communisme, avec sa formule : « Liberté, Egalité, Fraternité » leur apparaît comme un rêve.

Les bolchevistes n'ont jamais craint de fournir des preuves à l'appui de leur propagande. Le simple mortel n'a jamais été autorisé à franchir le seuil du paradis soviétique, et il n'a pas été donné à tous les étrangers de le faire. Des ilotes soigneusement choisis par Moscou ont reçu la permission de visiter ces magnificences. Intourist a pu, avec fierté, exhiber des fabriques et des installations modernes, des habitations ouvrières, des écoles et des champs de blé immenses exploités suivant des procédés ultra-modernes : les élus ont trouvé tout cela bel et bon, beaucoup sans savoir que ces merveilles n'étaient qu'un trompe-l'œil.

Malgré tout, je m'étais attendu à rencontrer quelques-uns de ces bienfaits tant prisés par les bolchevistes. J'avais pensé que Staline avait, dans un but de propagande, pour le moins tenté de mettre sa doctrine en pratique. Et c'est pourquoi j'étais assez intrigué en passant la frontière de l'ancien pays des tsars.

Au delà de cette frontière est un petit village. A l'entrée, se dresse une porte sur laquelle reluit une inscription en lettres majuscules. Si les guirlandes de fleurs

avaient été fanées, j'aurais pu croire qu'il s'agissait là d'un petit arc de triomphe tel qu'on en construit partout en Ukraine pour nous recevoir. Je demande à l'interprète la signification du texte ; il me dit : « L'entrée du paradis ». Le commissaire de ce village est certainement devenu complètement fou.

J'ai eu l'occasion de voyager beaucoup avec ma voiture. En ce moment, je me trouve à plusieurs centaines de kilomètres dans le cœur de la Russie. Je dois avouer que j'ai trouvé des conditions paradisiaques, si l'on veut dire par là : retourner aux conditions primitives de l'existence et ramener l'humanité au niveau de l'homme des cavernes. Partout la même image. Des enfants rachitiques, en haillons, des cabanes affreuses, pleines de saleté, de maladie et de vermine. La majorité de la population ne possède aucun vêtement. Un lambeau d'étoffe sert à cacher l'autre, et il est souvent difficile de dire l'aspect qu'avait le vêtement à l'origine. Ce ne sont que pièces rapportées les unes sur les autres. Seules les femmes sont un peu mieux vêtues et ont l'air plus propres. Nous n'exagérons rien : à Oslo, un original circule avec sa voiture à bras et sa colonie de parasites. Ce monsieur a l'air bien mis, en comparaison des paysans et des ouvriers que l'on rencontre ici.

Il est nécessaire de savoir que les contrées où l'on trouve de telles conditions d'existence ne sont pas celles qui manquent de pain. Elles appartiennent au contraire au grenier de l'Europe, aux régions agricoles les plus riches du monde. On peut voyager ici des journées entières sans que le paysage change de caractère. Aussi loin que la vue s'étend, on n'aperçoit que champs de céréales : blé, seigle, froment, orge, avoine, et, entre ceux-ci, de vastes champs de trèfle où paissent des troupeaux de bétail et des bandes de chevaux. Tout ce que l'homme peut désirer, il le trouve ici en surabondance. Le pays déborde de fécondité. Le sol n'a pas besoin d'être travaillé. Tout pousse de soi-même; il y a là de quoi nourrir des millions d'êtres humains, et pourtant des hommes meurent chaque jour de faim.

Tout ceci peut paraître paradoxal. Cependant, des centaines de mes compatriotes, des Finnois, Danois et Suédois de nos régiments, peuvent confirmer que je ne mens pas. Avec l'aide de l'interprète, j'ai pu parler à de nombreux paysans. Bien qu'ils voient en nous des libérateurs, ils sont souvent très craintifs au début. Les bolchevistes leur ont raconté que nous dévorons le peuple.

Pendant des générations, ils ont vécu comme des esclaves. Au temps des tsars, ils ont été serfs, dominés par les nobles; et sous le bolchevisme également. Beaucoup, par exemple ceux qui n'ont jamais possédé de terres, avaient fondé de grands espoirs sur le communisme et la collectivisation de l'agriculture. Tous, ils on été amèrement déçus. Autrefois, ils pouvaient manger leur content. En dernier lieu, il leur a fallu travailler du matin au soir — en automne même jusque

Des soldats européens passent la frontière soviétique


ПРИВЕТ ТРУДЯЩИМСЯ ЗАПАДА
СССР



tres tard dans la nuit — sans aucune rétribution. Tout ce qu'ils produisaient, ils étaient obligés de le donner à l'Etat. Ils touchaient chaque jour un kilogramme de céréales, pas de farine. Avec ce salaire, ils devaient encore payer les impôts, quelle que fût l'importance de la famille qu'ils avaient à entretenir. Les femmes et les enfants pouvaient bien travailler, eux aussi!... Les paysans devaient économiser des céréales pour les vendre aux magasins corporatifs. Aucun n'était autorisé à posséder un demi-hectare autour de sa cabane. Le paysan devait avoir une vache, un cochon, de la volaille, quelques légumes et des pommes de terre; il y était même obligé : l'Etat soviétique exigeait notamment qu'il lui livrât de la viande, du lard et des œufs. Au cas où le paysan ne pouvait le faire, il était considéré comme saboteur. On lui prenait ce qu'il avait, on le fusillait et l'on envoyait sa famille aux travaux forcés en Sibérie.

J'ai dit comment la population est vêtue. On comprendra encore mieux si l'on sait qu'un complet coûte 1.500 roubles, une paire de chaussures, 600 à 800 roubles. Quoi d'étonnant si l'on ne voit que des haillons et rarement des chaussures. Je ne me souviens pas avoir vu de bas hors de la ville. Pas un Russe mort à qui l'on n'ait retiré ses bottes. Ce sont là magnificences dont le peuple s'empare immédiatement. Ce que l'on gagne en une année ne permet pas de s'habiller décemment. Au milieu de cette misère, les commissaires ont vécu comme les faux bourdons dans la ruche. Ils avaient tous les privilèges. C'est pourquoi, il n'est pas surprenant que l'esprit de la population soit envahi par le désespoir et l'indifférence. Ambition et habileté sont de vains mots ici. On leur a pris tout ce qui avait de la valeur. Ils étaient condamnés à l'esclavage perpétuel, tout leur était devenu indifférent, la mort, la faim, les travaux forcés, la Sibérie. Que leur importait ce à quoi on les obligeait. Et c'est pourquoi ils ont perdu leurs biens et que, de plus, toute l'économie agraire s'est écroulée, elle aussi. Malgré tous les perfectionnements mécaniques apportés par les bolchevistes, la terre ne produit plus comme avant. Il est impossible de comprendre les intentions de Staline dans la politique dont il a usé envers les paysans. Je ne vois qu'une raison à tout ceci : dans sa folie des grandeurs, Staline n'a visé qu'à une chose : conquérir le monde entier au communisme, coûte que coûte... La vie humaine n'a jamais eu de valeur en Russie, et c'est avec le sang des ouvriers et des paysans que le bolchevisme a construit les plus grands avions et chars d'assaut, c'est avec ce sang qu'il a mis sur pied les plus grandes armées du monde. En guise de façade, Staline a érigé des palais, des théâtres, des cinémas, le tout sans valeur. Et pourquoi ? Parce qu'il a en même temps rabaissé l'homme au niveau de la bête!...



Le peuple dans la misère

2.

Adjudant Matti Pajonen, Armée Finlandaise

« Sous le régime des Soviets »

De mon métier, je suis professeur. Fin novembre 1939, je revenais de vacances, car la rentrée des classes devait commencer prochainement. Et ce, bien que tous nous eussions conscience de l'imminence du danger et de la situation désespérée de notre village en cas de guerre. Depuis quelques mois, nous vivions comme sur un volcan. Les dignes acolytes des dirigeants bolchevistes avaient pénétré jusque dans les forêts de Hyrsylae. Enlèvements, meurtres et autres atrocités s'étaient produits, dont on peut à peine se faire une idée dans le centre de la Finlande.

Nos appréhensions, auxquelles nous opposions toujours notre volonté de travail paisible, se réalisèrent malheureusement trop tôt. Le 29 novembre, la guerre éclata. Il ne fallait pas songer à défendre notre paroisse que sa situation rendait indéfendable. Plus de 1.400 des nôtres tombèrent aux mains des bolchevistes ; la soldatesque soviétique se rua au pillage, et notre bétail, notre blé, tous nos instruments de travail quotidien furent ravagés.

Les habitants furent rassemblés dans la cour de l'école pour être entassés ensuite dans un grand chariot. Les scènes de bestialité inouïe auxquelles les soldats du front de l'Est ont assisté, se renouvelèrent alors ici : des malades et des vieillards furent frappés sans pitié, une femme et ses cinq enfants restèrent en arrière. Son frère avait été autrefois victime des bandes criminelles organisées dans la région frontalière. Lorsque les hommes du G. P. U. voulurent se saisir d'elle, elle se mit à frapper désespérément autour d'elle. Personne n'a plus entendu parler d'elle ni de ses enfants.

La randonnée de la mort commença. Par un froid de 40°, on nous fit voyager pendant trente heures dans une voiture ouverte, à travers la neige et la glace. Des enfants de quelques semaines moururent de froid. Rien n'avait pu les secourir, même pas les efforts désespérés de leurs mères qui les avaient pressés contre leur sein nu pour les réchauffer. Enfin, on nous fit entrer dans un ancien couvent.

Alors commença une vie d'exil sans merci. Pour notre travail de forçats, nous recevions juste de quoi acheter du pain fait avec de la farine d'escourgeon. De l'eau, du pain et du seigle, c'était là notre seule nourriture. Le corps enflait d'une façon terrible et beaucoup moururent de faim. Pourtant, on ne pouvait dire ce qui était pire, la lutte contre la faim ou la lutte contre la saleté et la vermine. Les

Les conditions d'hygiène en U. R. S. S. sont inexistantes





Un village dans le secteur de la Division des Volontaires Espagnols

poux du cloître avaient au moins deux centimètres et demi de long. Pour les tuer, il fallait se servir d'une pierre ou d'un objet dur.

L'intention des Soviets était de nous faire mourir en silence. On ne se souciait nullement de ce que nous faisions entre nous. C'est ainsi que, bien que n'étant pas prêtre, j'eus le réconfort de bénir ceux que la faim avait ravis à l'existence et de baptiser quatorze enfants nés en captivité. Chaque jour, nous nous rassemblions pendant quelques minutes de recueillement et de réflexion.

Nous étions tous étreints par l'incertitude du sort réservé à notre patrie. Néanmoins, nous n'avions pas perdu courage : le grondement de l'artillerie lourde finlandaise dans l'île Mantsi, sur le lac Ladoga, nous annonçait que la Finlande résistait. Puis la paix se rétablit. Ce fut seulement quelques mois plus tard que nous rejoignîmes notre pays natal. Quelques-uns seulement étaient restés en vie et, parmi ceux d'entre nous qui eurent la joie de revoir leur pays, beaucoup succombèrent encore par suite des mauvais traitements subis.

3.

Soldat de Moisés Puente, Division des Volontaires Espagnols

« Le spectre des âmes mortes »

La plaine russe, baignée de nuances pâles, se perd dans des horizons paisibles. Devant cette solitude, la parole se meurt, l'âme s'assoupit. C'est là qu'est née la grande force imaginatrice du peuple russe et son exubérance, c'est là que fleurit son mysticisme.

J'ai pu observer que le dieu des Russes est un dieu de tristesse. Mais quoi qu'il en soit, c'est là, dans ces profondeurs où l'on retrouve l'Orient, qu'est ancré l'esprit soviétique, et comme Gimenez Caballero disait : « Il n'est rien de pire qu'un esprit errant qui retourne à sa forme élémentaire primitive. » Car tel est, en effet, l'esprit du communisme, dissolvant de l'âme, source de discorde éternelle et d'hérésie.

Lorsque Gogol, dans son œuvre « Les Ames Mortes », décrivit le type du négociant ruiné et pillé, il reproduisit fidèlement le fond de ce tableau, empreint de tristesse. Ses ouvrages pleins de sagesse et d'amertume dépassent son époque avec ses vices et ses excès. Il décrit une série de personnages qui, dans une atmosphère confuse et morbide, se soulèvent avec véhémence contre l'esclavage. Et, de même que nous avons notre « Don Quichotte », chacun de ses personnages peut être pris comme symbole de son pays. Comme cela se rencontre en général dans

la littérature russe, l'action est déterminée le plus souvent par l'antinomie qui existe entre la laideur humaine et la beauté divine. Au plus fort, il réalise la transition entre l'adoration divine et le blasphème.

De son observatoire élevé, Gogol avait prévu l'avènement de la catastrophe dans toute son horreur. Il avait entrevu l'écroulement d'un monde puissant, vision qui l'avait fait frémir. Mais, en même temps, il partageait l'émoi des esclaves, qui faisait saigner son cœur. Et c'est ainsi qu'il salua, dans son esprit, le triomphe de la fureur, le règne des hordes, la fin de l'enchaînement. Mais tout cela, n'était-ce pas le fouet du bourreau ? La nuit serait illuminée par les flammes, de la vase sortiraient les images des idoles et, malgré tout, la Russie resterait plongée dans la tristesse et la désolation. Une voix montait en lui, et c'est en vain qu'il essayait de l'étouffer. C'était la voix du sang et de l'hérédité. Une nuit d'hiver, il s'approcha en tremblant du poêle et, dans un accès d'amertume, il brûla son ouvrage. Ensuite, il se mit à pleurer, moins de douleur que bouleversé par la vision qu'il avait eue de sa propre patrie.

A la tombée de la nuit, nous avancions dans la plaine, l'esprit imprégné de rêverie mélancolique, nous dirigeant de l'Ouest vers l'Est. A l'horizon se découpaient la silhouette des arbres et les dômes gris des églises russes. Mais le vent ne nous apportait ni le son d'une cloche, ni aucun chant. Un silence glacial régnait partout. La plus grande solitude pèse sur ces terres. Rien qu'un chemin poussiéreux et, au loin, les combats acharnés.

Nous rencontrâmes des colonnes interminables de prisonniers croisant notre chemin et qui nous regardèrent sans dire un mot. Il est impossible d'oublier l'expression de mélancolie qui se lit dans les yeux de ce jeune garçon appuyé contre la porte de sa cabane, qui nous regarde passer. On ne saurait oublier non plus le dénuement de cette cabane vide, abri du paysan, de celui qui, à la sueur de son front, devait servir de support à l'idéal communiste. Partout, des créatures dans des conditions inhumaines, sans chauffage, le sourire éteint sur les lèvres, en marge de la vie, de la civilisation. Et la faim, des haillons, une misère sordide, tout un monde voué à la dégénérescence morale : « des âmes mortes » !...

Voilà où conduit le communisme ! C'est là ce que, depuis longtemps déjà, on nous a présenté comme les délices d'un paradis terrestre, délices qui devaient se répandre comme une pluie bienfaisante sur toute l'Europe chrétienne. Mais les portes de ce paradis se sont effondrées devant la puissance de nos armes et déjà le grand mystère russe s'est évanoui. Ce chemin de la douleur et de la victoire est celui qu'a pris la jeunesse la plus valeureuse et la plus virile de notre continent séculaire. La victoire approche.

Toutes ces figures à dos voûtés ont été pétries, broyées, afin d'en faire sortir jusqu'au dernier souffle spirituel qu'elles pouvaient contenir. L'opprobre des

esprits plane sur cette décadence. Bientôt, les dieux reviendront. Dans la plaine brille le feu d'un bivouac, tandis que le jour se lève qui verra se produire la résurrection des âmes mortes.

4.

Soldat Enrico Appio, Corps Expéditionnaire Italien

« Ce que j'ai vu dans l'État de Staline »

A PART la région frontalière, la première ville où j'ai pu remarquer les signes d'un rude combat, c'est Lemberg... Mon intention n'est pas de relater la bataille qui eut lieu en cet endroit, laquelle remonte trop loin en arrière : je tiens seulement à dire brièvement ce qu'on y voit aujourd'hui. Lemberg est une ville qui inspire la tristesse. Comment pourrait-il en être autrement puisque les Soviets ont régné là pendant près de deux ans et que la ville est encore le théâtre de luttes sanglantes. Les façades grises des hautes maisons sont effritées par les balles. Une multitude de petits creux blancs indiquent les salves farouches de mitrailleuses qui caractérisent la fuite des rouges. Dans les jardins, des traces d'incendie. De nombreuses maisons ont brûlé entièrement de haut en bas et ne présentent plus que leurs quatre murs. Mais à Lemberg, il existe autre chose qui contribue à rendre la ville encore plus sombre, plus triste, quelque chose qui est différent de nous, qui nous est étranger. Ici vivent 200.000 juifs. On les reconnaît tout de suite au brassard blanc qu'ils portent au bras droit, sur lequel figure l'étoile de Salomon.

A Lemberg, la domination des rouges a précipité beaucoup de monde dans la ruine ; déportations en masse sur l'instigation des juifs surtout. Parmi la population et jusqu'aux prêtres, il a disparu beaucoup plus de monde qu'on ne l'aurait jamais cru.

La liberté de conscience existait bien d'une façon générale, mais ce n'était là qu'un prétexte et un jeu raffiné. Les Soviets permettaient de pratiquer le culte religieux, mais dans de certaines conditions qui constituaient comme un chef-d'œuvre de combinaison diabolique. Ils disaient : l'Eglise est un lieu d'amusement comme un autre. Le prêtre était donc obligé, s'il voulait monter à sa chaire, de payer des impôts, comme les acteurs et les artistes de théâtre. L'Eglise, si elle voulait rester ouverte, devait également payer des impôts proportionnés à l'importance des recettes de l' « établissement », sinon elle devait fermer. De cette manière, l'église des jésuites et les quelques autres églises catholiques ont payé

plus de deux millions de roubles. L'Eglise, ainsi grevée d'impôts et dépourvue de son clergé, — car la plupart des prêtres étaient déportés dans le grand réservoir humain qui porte nom Sibérie, — on avait gagné la partie et tranquillisé sa conscience.

Le paradis soviétique!... Celui qui a trouvé cette dénomination pour la première fois savait bien ce que cachait ce pays gigantesque et inconnu.

Aujourd'hui que les soldats de l'Armée allemande et ceux des légions européennes sont accueillis comme des libérateurs par la population qui verse des larmes de joie en les voyant, le voile est tombé : tous sont à même de comprendre ces conditions effroyables et de les juger d'après leur juste valeur. Un chiffre suffit pour donner une idée du mal qu'a causé le régime soviétique à ce pays : 30 millions d'êtres humains ont été déportés en Sibérie. Et ce que nous avons appris de la littérature russe ou occidentale n'est que trop vrai.

On ne s'est pas contenté d'opérer des déportations isolées ou collectives. Des milliers de femmes et d'enfants, qui ont été contraints de participer aux travaux de défense à l'intérieur du pays, ont été tués. Un pays que Dieu paraissait avoir comblé de richesses a été ravagé et précipité dans la ruine. Des millions d'êtres ont été réduits au niveau de vie le plus bas pour être nourris de vaines paroles et de propos révolutionnaires.

L'appauvrissement matériel et spirituel de ce peuple ne connaît pas de bornes. Le régime soviétique et ses chefs ont visé à deux buts : d'une part, ils ont créé des industries pour équiper les armées destinées à combattre pour la libération du monde et, d'autre part, ils ont veillé à propager des idées politiques parmi les hommes destinés à constituer ces armées. Rien d'autre. Aucuns travaux d'utilité publique, aucune organisation sociale, aucuns travaux agricoles, pas d'hygiène, pas de culture intellectuelle, pas d'éducation morale. Rien de tout cela. On n'a rien créé dans aucun domaine, mais partout on a parlé de la civilisation bolcheviste comme d'une chose incomparable et inimitable. Dans les petits intérieurs modestes, qui avaient conservé le souvenir du siècle passé, dans lesquels on retrouvait encore le superflu bourgeois inévitable, on pouvait encore tirer, ici et là, de sa cachette, un livre, un dictionnaire ou un petit lexique qui avait été dissimulé aux yeux par trop indiscrets du G. P. U., mais, dans la génération actuelle, le pillage a été entièrement consommé. Il n'est pas facile d'y remédier. C'est le même pillage que dans les rues et dans les magasins. En un mot : la défaillance d'un régime qui agonise. C'est le sentiment qu'éprouvent les Russes libérés. Ils sentent qu'une ère nouvelle commence pour leur pays aussi.

Mille symptômes sont là pour confirmer la spontanéité de ce sentiment. Ce n'est pas parce qu'un prisonnier demande si Moscou est bientôt pris et si la fin est proche, ce n'est pas à cause de la confiance que témoigne la population envers



Des soldats européens nettoient une église évacuée par les bolchevistes





Le triomphe de la misère

ses glorieux libérateurs, ni à cause des travaux qui commencent, mais parce que partout, la civilisation revendique ses droits et qu'en même temps la vie revendique les siens, elle aussi!

5.

Lieutenant Esebeck, Armée Allemande

" Kolkoze et Sovkoze "

LA propriété privée a été abolie en U. R. S. S. Elle n'a été maintenue que sous une seule forme et confirmée expressément par Staline, dans le kolkoze. Les terres des paysans, auxquelles on adjoignit d'anciennes propriétés foncières, ont été groupées en propriété collective dans le but d'une exploitation collective unique. La grande exploitation qui en est issue est donc propriété de la paysannerie, tandis que la maison, le jardin et un petit nombre de bétail sont restés la propriété du paysan.

Le parti communiste fut le représentant de ce mouvement collectif du pays. Et cela devint fatal pour le paysan. Car aussitôt commença, exactement comme dans les villes, la prolétarisation violente de la population rurale. Des paysans qui travaillaient la terre de leurs mains laborieuses, devinrent des prolétaires extrêmement pauvres. Le sol le plus fertile et les récoltes les meilleures ne parvinrent brusquement plus à conjurer la faim.

Parmi les nombreuses exploitations que nous avons examinées lors de notre passage et parmi les nombreux paysans dont nous avons étudié sérieusement les conditions d'existence, nous citons un cas particulièrement favorable. La récolte du kolkoze de mille hectares fut, en l'année 1940, bonne, bien au-dessus de la moyenne. Nicolaï Arsenievitch Sadoïenko est un homme sobre, travailleur, de quarante-deux ans, qui habite avec sa femme et ses cinq enfants dans une pièce de la petite maison ukrainienne courante, couverte de chaume et qui possède un arpent de jardin, dix poules, une vache et deux cochons. Le couple travaille en commun dans le kolkoze et réussit à accomplir huit cents journées de travail. La journée de travail signifiant *une unité de travail*, un homme peut, le même jour, accomplir deux, même trois journées de travail. Que huit cents journées de travail représentent une grande performance, cela ressort du fait que le rendement moyen du paysan du kolkoze est de deux cent soixante-dix à trois cents journées de travail. Sadoïenko et sa femme fournissent donc chacun cent journées de travail en plus. Il s'agit, en effet, de nourrir cinq enfants.

Voici la rémunération calculée d'après le produit de la récolte :

Par journée de travail :

Blé	500 gr.
Pommes de terre	700 gr.
Grains de tournesol	150 gr.
Salaire	1,10 rouble

Le couple a donc gagné dans une année, ensemble, 800 roubles, en tant que salaire, 8 quintaux de blé, environ 11 quintaux de pommes de terre, 2,4 quintaux de grains de tournesol et, exceptionnellement, 20 kilogrammes de sucre, la femme ayant travaillé à la récolte de betteraves. Du blé, qui fut utilisé pour la préparation du pain, 10 % restèrent au moulin, de sorte que 7,2 quintaux purent être utilisés. Par poud, soit 16 livres de grains de tournesol, on obtient 2 kg 5 d'huile, de sorte que Sadoïenko avait annuellement 15 litres d'huile à sa disposition, étant noté toutefois que la liquidation de la paysannerie commençait déjà, car la récolte réelle d'huile est de 4 kg par poud et non pas de 2 kg 5.

Mais comment donc se calcule ce salaire qui dépend de la récolte, dans les années de mauvaises récoltes ? On estime le kolkoze deux fois par an. C'est-à-dire, on taxe la récolte d'après la quantité d'épis et, suivant cette estimation, on impose à l'exploitation une obligation de livraison qui doit être respectée. Si la récolte est inférieure à l'estimation, et que l'obligation de livraison ne peut être respectée, la quantité manquante est simplement ajoutée à la récolte de la nouvelle année, et l'obligation de livraison se grève de cette quantité. Une surveillance absolument géniale est exercée par la STM, Station des tracteurs de machines. Le chef de la STM fournissant ses batteuses-moissonneuses pour la récolte, il a le contrôle exact du rendement. Les STM furent, par conséquent, les fiefs du système qui firent le nécessaire afin que la récolte du kolkoze ne fût pas trop bonne.

Ce qui restait *après la livraison* à l'Etat, était « propriété privée » et fournissait la base du salaire en nature. On évaluait le nombre de journées de travail, et la récolte restante était remaniée. Les frais d'exploitation étaient couverts par la rémunération que payait l'Etat pour la récolte livrée. Les prix étaient bien au-dessous de ceux du marché libre. Le paysan du kolkoze pouvait évidemment, en dehors de son salaire en nature, s'acheter au prix officiel du blé ou du fourrage.

Nicolaï Arsenievitch Sadoïenko disposait donc d'un budget de 880 roubles, ce qui n'était pas une somme énorme, mais toutefois assez rondelette, s'il avait pu l'utiliser pour lui et s'acheter quelque chose. Mais, d'abord, il devait payer les impôts. Il devait verser le montant des sommes suivantes :

Impôts	140 roubles
Emprunt obligatoire	100 »
Impôt agricole	40 »
Impôt communal	20 »
Assurance	17 »

(Assurance obligatoire pour le logement.)

Ce sont 317 roubles qui devaient être déduits de 880 roubles. Il convient de déduire encore 40 roubles pour une vache, et comme il s'agissait d'une jeune bête, c'étaient 75 litres au lieu de 150 litres qu'il fallait fournir, à de rares exceptions près, sans indemnité; de plus, un impôt du kolkoze de 32 kilos de viande par famille. Les cochons n'étant pas encore prêts pour l'abattoir, il fallait les acheter moyennant 3 roubles par kilo, soit 96 roubles. Ceci faisait encore 136 roubles à déduire. Pratiquement, Sadoïenko ne conservait donc que 427 roubles par an. De son jardin, qui lui rapportait 160 kilos de maïs, 32 kilos de grains de tournesol et 48 kilos de pommes de terre au lieu de 320 kilos, parce qu'il ne pouvait obtenir de pommes de terre de semences, il devait fournir, contre paiement, 1 kilo de maïs et 70 kilos de pommes de terre et, là encore, il devait acheter à un prix plus élevé que celui qu'on lui payait à lui-même.

Ce kolkozien laborieux et honnête pouvait-il vivre ainsi ? Il le pouvait, à condition toutefois de manger des pommes de terre le matin, en avalant, à midi, pour 30 kopeks, avec sa femme, sa soupe aux choux dans la cuisine collective et en se contentant encore le soir de pommes de terre et de pain. Le ménage de Sadoïenko ne disposait ni de beurre ni de lait, bien que l'année fût bonne. Il avait 20 kilos de sucre, grâce au fait que sa femme travaillait à la récolte des betteraves. Mais que diable pouvait-il s'acheter ? Comment pouvait-il s'habiller, lui et ses enfants ? Dans le magasin corporatif, il n'y avait que des bas, de la poudre et de l'eau de Cologne ! Sadoïenko devait donc acheter au marché libre, où il pouvait aussi vendre ce dont il pouvait se passer. Mais des bottes y coûtaient 450 roubles, et c'était là son salaire annuel en argent comptant. Pouvait-il songer à un complet de 700 roubles, à une veste d'hiver de 600 roubles ou à des pantalons de 50 roubles ? Non, il faisait mieux de bannir ces idées de sa tête et de se contenter de la certitude d'être copropriétaire du kolkoze, un paysan collectivisé ayant une propriété privée, un homme dont, à tout prendre, des milliers enviaient le sort.

Sadoïenko était un homme laborieux et qui avait accompli, non pas, comme la moyenne, 300 journées de travail, mais 400, exactement comme sa femme. Pourtant, les autres n'étaient pas mieux lotis, à l'exception du Politruk, le commissaire politique, qui ne travaillait absolument pas, qui empochait néanmoins ses

1.000 roubles par mois et qui, de plus, pouvait acheter à bon compte. Le comptable, lui aussi, avec ses 250 roubles par mois, était un pauvre homme, en comparaison du Politruk et du doyen du kolkoze, du « camarade de confiance », qui n'avait à fournir que 70 journées de travail et obtenait pourtant ses 150 roubles par mois. Le conducteur du tracteur de la STM était encore plus heureux avec 3 kilos de blé et 2.50 roubles par unité de travail, quelle que fût la récolte.

On pourrait évidemment alléguer que la prolétarisation de la paysannerie était la condition des kolkozes, dans ce sens que l'opinion paysanne ne pouvait être brisée que par ce moyen. La prolétarisation du paysan du kolkoze, condition d'une nouvelle paysannerie florissante, — voilà qui aurait correspondu aux images dépeintes par la propagande bolcheviste dans ses grandes expositions agricoles. Le ronflement des faucheuses-moissonneuses à l'aube! Les chants des gars et des filles à la lumière du soleil couchant! Tout autour : les riches champs d'épis ondoyants! L'Etat savait bien raconter les choses, mais était-ce vrai ?

Les sovkozes devaient servir de modèles. Exploitation d'Etat, domaines du temps des tsars ou terres expropriées dont les propriétaires avaient pourri depuis longtemps dans les geôles du Guépéou ou étaient morts dans l'Est lointain, les sovkoses étaient toujours composés d'ouvriers de la glèbe, de prolétaires ruraux, de véritables fervents et militants bolchevistes qui croyaient en ces prédicateurs d'une vie nouvelle. Ainsi donc, on aurait pu, immédiatement après le communisme de guerre, se mettre à améliorer le sort des indigents. C'est dans les sovkozes qu'on aurait pu construire des logements modèles, établir une réglementation exemplaire des heures de travail, du salaire, des méthodes de travail, du ravitaillement. En d'autres termes, c'est ici qu'on avait la possibilité de former *le nouveau type de l'ouvrier rural soviétique*, l'idéal de l'Etat.

Qu'a-t-on fait en réalité ?

Le sovkoze qui doit être pris comme exemple ici et dont la situation est plus favorable que celle de la moyenne comprend 4.700 hectares de terre. La durée du travail y était de dix heures, à l'extrême d'environ seize heures. Le travail était obligatoire pour tous, hommes, femmes et enfants. Il n'était pas permis de quitter ni de changer de place de travail, sauf le cas où le sovkozien avait envie d'être déporté en Sibérie. Le salaire en nature se bornait à la remise de pain qui était cuit non pas dans le sovkoze, mais dans la ville se trouvant à 25 km. Comme on ne le donnait que contre des tickets de travail et qu'il n'existait pas de suppléments pour les enfants, celui qui ne pouvait pas travailler ne recevait rien. On était nourri dans la cuisine collective. La nourriture coûtait environ 3 roubles par jour. L'homme gagnait 150, la femme, de 100 à 120 roubles par mois, salaire dont il fallait commencer par déduire 90 roubles.

Chaque famille recevait un jardin de 1.500 mètres carrés, qui était taxé et pour

Les tanières ouvrières soviétiques





Au paradis soviétique, des milliers d'êtres vivent sans abri dans les champs

lequel il fallait payer des impôts, même si la famille renonçait au jardin. Il fallait payer 150 roubles en argent comptant, et verser 50 kilos de pommes de terre et 30 kilos de maïs. Pour la poule que l'on pouvait avoir gratuitement chez soi, il fallait donner 150 œufs par an sans rémunération ; pour la vache ou pour le cochon, 25 kilos de viande. Celui qui n'abattait pas lui-même de bétail était obligé d'acheter au marché libre la viande nécessaire à cette remise. Il payait alors 6 roubles par kilo, et le sovkoze lui remboursait 22 kopeks, calcul extrêmement simple. Le sovkozien, lui aussi, était obligé de vendre tout ce dont il pouvait se passer *au marché libre*, pour avoir de l'argent comptant. Ici aussi il y avait un magasin corporatif dans l'exploitation qui, comme tous les magasins, ne contenait que du parfum et de la poudre, marchandise qui était certainement de « nécessité vitale » pour le prolétaire!... Toutes les autres marchandises, telles que les textiles, les bottes, etc., étaient livrées environ une fois tous les trois mois, en quantités minimes. Elles étaient réservées aux Politruks, au directeur politique et à son représentant, au directeur technique et à son représentant. Déjà, toute la suite des comptables, aides-calculateurs, gérants de maison, gérants de grenier, gérants de cours, gérants de champs et ce qui pouvait bien appartenir de grotesque à la bureaucratie soviétique, ne recevait rien.

En aucun cas, on n'a trouvé de linge de corps chez un ouvrier de sovkoze ou un kolkozien. Là où l'on trouvait encore de la toile, elle provenait de cette période qui avait été étouffée dans le sang et les pleurs, parce que le peuple « mourait de faim » et était « opprimé » par les seigneurs. Dieu sait! On pourrait, si tout cela n'était aussi tragique, écrire une satire. Car c'est assurément le fait le plus ahurissant de ce pays d'avoir effacé les différences sociales dans le peuple. Voilà une des « dignes performances » de l'Union soviétique. Elle se vante d'y être parvenue. En réalité, non seulement elle peut le montrer, mais *le monde entier devrait également s'en convaincre de ses propres yeux.*

Les seigneurs et maîtres de ce pays jadis si riche ont aboli les différences sociales d'une façon véritablement géniale. Le peuple est tombé au niveau du prolétaire, dans la pire acception du mot. Voilà tout le secret de l'uniformisation sociale. Il existe évidemment encore des distinctions entre paresseux et laborieux (l'exemple de Sadoïenko le prouve), entre léger et sérieux : plus d'un parmi ceux qui ont été déportés en Sibérie peuvent s'étendre longuement sur ces différenciations. Toutefois, il n'y a plus de distinction entre les riches et les pauvres, étant donné qu'il n'y a plus de riches, ce qui signifie en même temps qu'il n'y a *plus de possibilités de progrès social.*

Les conditions de logement dans les sovkozes sont caractéristiques de cet état de choses. Dans trois bâtiments à un étage, sont logées quarante-cinq familles avec quarante hommes, quatre-vingt-six femmes et dix-neuf adolescents, sans compter

les petits enfants. Les chambres qui ont toutes 3,5 × 4 mètres coûtent un loyer d'un rouble par mètre carré. Dans ces pièces vit, ou bien une famille de cinq à huit membres, ou bien, dans un cas, un couple avec un enfant, un couple sans enfants, deux femmes, et dans l'autre cas, deux couples ayant chacun six enfants, puis un couple ayant trois enfants, et trois célibataires. L'installation consiste en un lit par famille, quelques chaises, parfois une table. Les célibataires dorment par terre.

Ce standard de vie est devenu la norme de l'ouvrier rural. Il ne se différencie que par quelques rares variantes, avant tout dans la question du logement, du standard de vie de *tout* le peuple. Ce n'est donc pas étonnant que ce peuple apparaisse tout d'abord au soldat allemand comme une masse informe et amorphe. Ce dernier n'en croit pas ses yeux : cette prolétarisation régnant dans une région dont la terre fertile devrait fournir toutes les richesses du monde. Dans les villes aussi bien que dans les villages, il ne trouve le signe d'anciennes richesses que là où celles-ci ont pu être sauvées de l'avant-guerre de 1917. Les lits, les tables, les chaises, les cadres des fenêtres, les arbres gommifères, les portes sans poignées, *tout est normalisé et standardisé*, de sorte que, dans les plus petites choses de la vie quotidienne, il existe pour tous le même droit à une pauvreté fantastique.

L'abolition des classes en tant que but du système soviétique est donc atteinte. Toutes les classes ont dû, durant les années du communisme de guerre, en payer le tribut avec leur sang, et dans les années suivantes, celles de la « construction », de l'industrialisation des villes et des villages, les « ci-devant » aussi bien que ces masses mêmes qui s'étaient jadis élevées contre le tzarisme dans le délire de la révolution, ont dû en faire les frais.

Depuis lors, la désespérance de la vie a tellement pris possession de l'individu qu'il ne sent même plus l'antinomie qui existe entre sa pauvreté et la richesse du pays. La volonté et l'imagination sont brisées. L'âme du peuple a été tuée par le meurtre, la faim et la terreur.

6.

Commandant Vasco, Armée Slovaque

« Images de l'enfer soviétique »

C'EST dimanche, nous organisons une assez grande fête dans notre secteur. C'est donc pour ainsi dire un demi-jour de repos. Nous avons assisté à la messe de campagne, lue par un aumônier militaire. De nombreuses gens du pays y assistaient également.

Intérieur ouvrier





ОБРАЗАМИ ОТЧЕ
Останывал очеть
ФАБРИКАНТ ФОРДА
ИНТЕРНАЦИОНАЛ

Nous sommes à Chyrov, nos soldats ont occupé cette ville. Dans la ville, nous avons trouvé trente-cinq Ukrainiens assassinés, parmi lesquels un prêtre que les bolchevistes ont torturé jusqu'à la mort. Nous avons immédiatement voulu visiter l'église de Chyrov, mais, épouvantés, nous sommes restés à l'entrée. Au-dessus de la porte, une affiche représentant un chapitre de la révolution bolcheviste nous souhaitait la bienvenue. A l'intérieur, c'était encore bien pire. Devant l'autel principal, se dressait une tribune : un rideau servait à projeter des films. Dans les différentes nefs de l'église, étaient accrochés des portraits de chefs bolchevistes; les autels secondaires étaient couverts de peintures représentant des scènes politiques bolchevistes. Comme j'étais en train d'enregistrer tout cela, notre opérateur arriva pour fixer cette infamie. Il s'occupa aussi d'enlever ces portraits. Il ne put faire beaucoup de prises de vues à l'église même qui était trop sombre.

A la sacristie, j'ai trouvé encore les vêtements des prêtres; ils étaient utilisés par les acteurs sur la scène. En haut, au premier étage, dans le chœur, on avait installé un café, un casino, des lits pour la nuit...

Indigné, je retournai dans mon cantonnement. Au même instant, on amena quelques centaines de prisonniers. Parmi eux se trouvaient des Uzbeks du Turkestan, des hommes de Tachkent, d'Azerbeidjan, de Bakou, etc. Certains tremblaient de peur, car les officiers bolchevistes leur avaient dit que les soldats allemands et slovaques leur coupaient les oreilles, la langue, les pieds, les mains, ne leur donnaient rien à manger et les torturaient jusqu'à la mort. Mais ceux qui avaient déjà compris qu'il ne pouvait rien leur arriver se réjouissaient que la guerre fût terminée pour eux. Ce groupe n'était pas intéressant. Il était trop nombreux.

Non loin de là se trouvaient de grands dépôts de matériel de guerre. J'étais comme fasciné par les milliers de fusils, de masques à gaz, de casques d'acier, de vêtements et de marmites. La route de la marche en avant était jalonnée d'artillerie lourde, de chars d'assaut immenses, de camions, que les bolchevistes n'avaient pu transporter en raison de petits dérangements. Beaucoup avaient été touchés par les obus.

Nos camions transportèrent deux grands camions de D.C.A. pris à l'ennemi, matériel qui vaut des millions. Mon cœur débordait de joie. De la forêt partaient des coups de fusil tirés par les bandes isolées. Elles tiraient quelques coups de feu, puis disparaissaient à nouveau.

Nous arrivâmes à Sambor, ville qui se trouve à 80 km. de la frontière bolcheviste. Dans la ville régnaient un grand tumulte et une grande indignation; on se lamentait. Les bolchevistes battant en retraite avaient assassiné huit cents paisibles habitants, pour la plupart des Ukrainiens. On me montra l'endroit où les malheureux avaient été exécutés. C'était un bureau de district.

J'ai visité les cellules de la prison, quatre lits pour seize condamnés. Quelques fenêtres étaient complètement clouées; un peu de lumière pénétrait uniquement par le haut. Les prisonniers n'avaient pas le droit de regarder dehors. Je me suis demandé comment seize condamnés pouvaient vivre dans une cellule. On peut supposer qu'ils dormaient en trois couches. J'ai aperçu des fosses profondes dans lesquelles on jetait les victimes. Les fosses vides avaient conservé l'odeur des cadavres décomposés. Avant de fuir, les bolchevistes avaient lancé deux à trois grenades dans leur cellule et les avaient ainsi massacrés. Tout l'immeuble était entouré d'une haute muraille. Là aussi, on en avait mis quelques-uns au mur, et on les avait fusillés. Près de huit cents cadavres jonchaient le sol. Ceci serait incroyable, si je ne l'avais pas vu moi-même! Ils étaient dans des tombes collectives, à peine recouvertes de terre. On n'avait pas eu le temps de les ensevelir. L'odeur des cadavres empestait la ville entière; on pouvait à peine y résister. La ville compte 30.000 habitants, et presque chaque famille eut son deuil.

Chacun pleurait un des siens dont les barbares bolchevistes avaient le crime sur la conscience.

7.

Caporal Klaus Danzer, Armée Allemande

« Galère de la Russie soviétique »

DEPUIS de nombreuses années, le régime soviétique a annoncé, dans toute sa propagande, en des paroles pompeuses et emphatiques, qu'il créerait également un nouveau type humain, l'homme soviétique, qui devait être naturellement l'incarnation de toutes les qualités humaines, bonnes et dignes de la vie, et qui devait être en outre le promoteur faustien des idées bolchevistes de la révolution mondiale. Staline avait proclamé ces idées pour la première fois dès 1924, lors de la séance de deuil en l'honneur de Lénine, au 2e Congrès des Soviets, en disant : « Nous, les communistes, sommes des hommes d'une trempe spéciale. Nous sommes faits d'une matière spéciale. »

Autrefois, nous avons souvent et beaucoup réfléchi au sujet de ces proclamations, étant donné que nous les considérions comme une exagération et comme de la phraséologie, non seulement instinctivement, mais encore sur la base de réflexions réalistes. Si nous examinons la carte géographique et que nous regardons ce colosse, nous pouvons constater qu'une unification du type humain, au point de vue spirituel simplement, ne pourrait vraisemblablement jamais être

obtenue ici. Il y a dans cet Etat un mélange de peuples qui, au point de vue de la race, et, par suite, dans leurs prédispositions naturelles, accusent de telles différences que même l'éducation politique la plus expérimentée et la propagande n'auraient jamais pu trouver de point de départ; car quel intérêt les Ukrainiens, par exemple, devraient-ils trouver dans les plans bolchevistes de révolution mondiale, eux qui, depuis le XVIIIe siècle, luttent toujours pour leur indépendance ? Dans quelle mesure les dix-sept millions de Turcs qui vivent au Turkestan, en Azerbeidjan, dans la région de la Volga-Oural et en Crimée, et qui aspiraient également à être séparés de cet Etat hétérogène, peuvent-ils se sentir touchés par les intérêts bolchevistes ? Quel lien les Caucasiens, parmi lesquels les Arméniens sont avant tout un peuple d'une vieille culture solide, ont-ils avec les Soviets qui, en 1919, leur ont repris l'indépendance qu'ils avaient enfin reconquise ? Et combien moins encore les Tartares, les Kirghizes ou les Corsènes, ont-ils dû être touchés par les tendances impérialistes de la clique enjuivée, mégalomane et folle de Moscou ?

Pour ces raisons, nous n'avons jamais pu croire à l'éducation de l'homme soviétique créé par la propagande. A cela, s'ajoutaient encore les considérations sur la façon dont avait été constitué ce pays, lequel, tout comme son fidèle allié ploutocratique actuel, a été conquis peu à peu par un impérialisme violent. Avec l'année 1530, le « rassemblement des terres russes » a été considéré officiellement comme terminé. Pendant les années 1552 à 1556 commença, sous Ivan le Terrible, avec la conquête des khanats tartares Kazan et Astrakhan, l'extension en Asie du Nord. Au siècle suivant, les aspirations de liberté des Cosaques ukrainiens du Dnieper ont été brisées violemment et, par la paix d'Andrussov en 1667, de la terre ukrainienne fut incorporée pour la première fois à l'Empire russe. Cependant, les autres parties de l'Ukraine, à l'exception de la Galicie, devinrent russes lors du 21e partage de la Pologne. Encore un siècle plus tard — en 1783 — eut lieu l'annexion de la Crimée istarique et la première mainmise sur le Caucase et, vers le milieu du siècle dernier, la région du Turkestan avec environ quatre millions de kilomètres carrés fut enlevée. La violence et la rapine s'exerçant contre des peuples paisibles qui avaient vécu jusque là d'une vie indépendante sans léser l'Empire russe avaient donc servi de base à la formation de ce colosse. Il était purement fondé par un esprit d'impérialisme économique et politique. Et dans ce kaléidoscope qu'une politique séculaire de nivellement et d'apaisement des tzars n'a pu unifier, les Soviets avaient la prétention d'introduire une si grande unité qu'ils parlaient même de « l'homme soviétique ». Non, cela ne pouvait être qu'une illusion, malgré toutes les thèses communistes de l'égalité des hommes!

Depuis des mois que nous marchons en territoire soviétique et que nous avons



eu l'occasion d'étudier ces êtres dans des villages et des villes de toutes les grandeurs, ainsi que dans les camps de prisonniers, nous avons pu résoudre les questions esquissées plus haut. Evidemment, on avait essayé d'exciter tous les esprits contre les « Germanski » barbares; on leur avait inculqué une peur folle des Allemands, ce qui — soit dit en passant — n'est pas seulement le cas depuis le début de la guerre. Cette peur cessa bientôt à la suite des bons traitements que nous leur octroyâmes. Et ce qui advint ensuite est difficile à décrire par des mots car, en même temps qu'ils éprouvaient un sentiment de délivrance, ils persistèrent à rester plongés dans la résignation habituelle, dans le « Nitchevo » typiquement russe. Pourtant, une partie de ces êtres s'animèrent quelque peu et commencèrent à parler de leur sort pendant les vingt dernières années, des choses qu'on voulait leur inculquer et qu'ils avaient dû croire, puisqu'ils n'avaient aucune possibilité de comparaison. Lorsque nous essayâmes ensuite de leur ouvrir les yeux, de leur montrer par des paroles simples l'absurdité et le contre-sens de l'enseignement bolcheviste, leurs yeux se dessillèrent.

La grande masse du peuple qui, en partie déjà, pour des raisons historiques et raciales, n'a jamais pu tirer la corde soviétique, et qui a dû sentir journellement les « bénédictions soviétiques » d'une manière qui, dans un peuple plus impulsif eussent obligatoirement conduit à d'autres réactions, doit se laisser exploiter, mois par mois, année par année, et recevoir des salaires de famine.

Se nourrir d'une façon des plus sommaires, être obligé de travailler une terre qui vous avait appartenue et qui ne vous donne plus que le strict nécessaire pour vivre, être continuellement menacé de déportation, d'exil, de fusillades et des cruautés les plus sadiques, craindre même sa propre famille, le jour où l'on oserait prononcer une parole un peu haute, voilà qui, dans tout peuple plus vital, malgré le knout des commissaires, eût à la longue entraîné des conséquences. Mais en Russie bolcheviste, la conséquence fut que le peuple s'était voué à un « Nitchevo » total.

Amorphes jusqu'au dernier, apathiques à l'égard de toutes les manifestations de la vie, vidés intérieurement, ils ont accepté leur sort tels des morts vivants, et l'unique chose qui pût encore leur arracher un propos personnel, c'était la peur du commissaire. Pour le reste, ils ne vivaient plus, ils accomplissaient chaque jour leur tâche comme des machines, ils ne connaissaient plus de vie de famille, aucune joie, aucune peine, ils étaient résignés dans le renoncement de toutes les choses qui nous rendent la vie digne d'être vécue. Et pour tout ce qui leur arrivait, ils ne trouvaient qu'une seule réponse : « Nitchevo. »

Il ne nous reste plus qu'à mentionner la force de procréation que possèdent justement ces êtres, force qui est restée intacte. Ce serait tout à fait faux de vouloir leur attribuer des sentiments éthiques ou de les considérer comme contri-



Des fonctionnaires bolchevistes : ils tyrannisent le peuple

buant consciemment au bien de la Nation; car, dans ce domaine, ils n'ont certainement jamais éprouvé davantage, et l'idée de nation, malgré tous les efforts de la propagande, n'est pas entrée tellement dans leurs cerveaux.

Tel est le résultat de la domination soviétique, laquelle, pendant plus de vingt ans, s'est exercée sur un peuple qui, par sa passivité, peut être comparé aux esclaves des galères de l'Antiquité. Ici comme autrefois, l'armée des asservis, amorphes, sans pensées personnelles ni sentiments, qui exécutaient leur travail dans une uniformité monotone. Ici comme autrefois, le surveillant, qui se trouvait derrière eux, le fouet à la main et les forçait à travailler jusqu'à ce qu'ils tombassent de fatigue, pour ensuite les jeter par-dessus bord comme une loque. Celui qui, grâce à des efforts surhumains, arrivait à sortir de la grande masse, était placé au-dessus des autres pour les piétiner ensuite à son tour jusqu'au moment où la plus petite erreur le précipitait lui-même dans l'abîme. De la même façon, on considérait l'être humain comme un numéro dont on avait encore une réserve suffisante. La seule différence est que, dans l'antiquité, on désignait cela ouvertement par son nom, tandis qu'en U. R. S. S., on l'a appelé : la « patrie du socialisme », sous le prétexte que cette « dictature du prolétariat » n'était que la dernière étape du monde capitaliste au véritable monde communiste, lequel devait apporter à tous, sous la forme la plus pure, la réalisation de la vie idéale.

Ce que, il y a deux mille ans ou plus, la civilisation avait déjà pu surmonter une fois, nous devons à nouveau le surmonter dans ce « paradis des ouvriers et des paysans » en empêchant en même temps le restant du monde de retomber dans les temps préhistoriques de l'humanité.

8.

Lieutenant Németh Gyœrgy, Armée Hongroise
« Conversation avec une jeune fille à Kiev "

TEL les flots paisibles du Dnieper, le fleuve humain se répand sur le marché de Kiev ou — je dirais plutôt — sur le Bazar, comme on appelle dans ce pays les endroits où s'assemble beaucoup de monde. Nous sommes justement en train de nous laisser entraîner par ce fleuve humain, lorsque nous remarquons une jeune fille qui, non loin de nous, sort d'une porte cochère, vêtue pauvrement d'un manteau noir déjà élimé et d'un béret blanc.

On ne sait jamais dans la vie comment se dessinent les instants décisifs et comment naît le hasard.

Nous flânons à travers les rues de Kiev. Il est midi. Nous sommes à 1.200 km.



de Budapest. Nous accostons quelqu'un dans la rue — nous dirons par ennui — et dès la troisième phrase de notre conversation, nous constatons que le père de cette jeune fille de Kiev, qui parle à voix voilée et avec retenue, avait été prisonnier hongrois pendant la guerre mondiale.

Il a épousé une femme ukrainienne et a gagné son pain comme ouvrier dans une fabrique de caoutchouc. C'est tout ce que sa fille sait de lui.

Dans la grisaille monotone du ciel de Kiev, il y a brusquement une tension. Laissons parler cette jeune fille d'elle-même.

— Je travaille dans l'administration municipale, dit-elle.

Jeune fille de dix-neuf ans, élancée, au visage émacié et aux yeux gris.

— L'administration a été reprise presque inchangée par les Allemands ; seul le chef de bureau a quitté son poste, lorsque les troupes allemandes combattaient devant les portes de la ville.

C'est fort intéressant d'avoir un aperçu de la vie d'une jeune ouvrière et d'apprendre comment elle a vécu et travaillé avec ses collègues et ses camarades.

— Combien gagniez-vous ? demandons-nous, pour continuer la conversation.

— 300 roubles par mois ; à présent 80 mark, ce qui signifie à peu près 800 roubles, répond-elle.

Nous lui demandons, au cas où elle aurait le temps, d'aller un peu se promener avec nous, et elle nous accompagne volontiers, le chemin que nous prenions menant à son bureau.

— Que pensez-vous de nous ?

— J'aime tous les humains, répond-elle.

Chaque fois que nous lui posons des questions, nous recevons les mêmes réponses monotones qui correspondent certainement à « l'esprit » de l'instruction élémentaire soviétique du peuple.

— Celui qui aime tout le monde, n'aime personne, disons-nous.

Elle hausse les épaules et laisse errer ses yeux gris au loin.

— Je ne sais que dire. J'aime tous les humains.

— N'avez-vous jamais songé qu'on vous aiderait si vous aviez eu besoin d'aide ?

— Je n'y ai jamais pensé, dit-elle avec une morne indifférence.

— Personne ne vous a-t-il jamais aidée lorsque vous l'en avez prié ? N'avez-vous jamais reçu de cadeau ?

— Non. On ne connaît pas cela chez nous.

— N'avez-vous jamais rien entendu de la bouche de votre père ?

— Dans ma jeunesse, il a un jour raconté quelque chose, mais je l'ai oublié, et les derniers temps, il parlait à peine. Il a travaillé ici dans la fabrique de caout-



Une scène quotidienne sur le front : les bolchevistes prennent le chemin de la captivité



Dans une habitation de kolkose

chouc, mais cet été on l'a mobilisé. Depuis, nous n'avons plus eu de ses nouvelles. Je vis avec ma mère, elle travaille l'après-midi dans un magasin.

Nous ne recevons que des réponses courtes et sèches de ce genre et ses paroles ne témoignent aucun affranchissement intérieur ni aucun intérêt à notre conversation. Elle nous accompagne sans parler, répond volontiers à nos questions, mais jamais elle ne parle d'elle-même. A-t-elle peur ou bien notre conversation l'ennuie-t-elle ? Nous l'ignorons. Pour la mettre en confiance, nous lui disons :

— Vous êtes très jolie.

— A quoi cela sert-il ? fait-elle. La beauté n'a aucune valeur, et aucune ébauche de sourire ne répond à notre compliment.

— Avez-vous appris cela à l'école ?

— Peut-être...

— Vous aimeriez certainement porter des vêtements plus beaux. Ne savez-vous donc pas qu'en Hongrie, seules les vieilles femmes se promènent comme vous le faites ?

— Si, mais ici ils étaient trop cher.

— N'y a-t-il pas des personnes mieux habillées, ici ? Les femmes sont si misérablement vêtues et ont l'air si négligées.

— Si, il y en avait également de bien habillées, mais elles ont fui ou disparu.

— Les juives n'étaient-elle pas mieux vêtues ?

— Si, elles se promenaient avec des vêtements cher, c'est-à-dire que, la plupart du temps, elles les conservaient à la maison.

— Avez-vous appris quelque chose à l'école au sujet de la Hongrie ?

— Nous avons appris uniquement quels pays se trouvent à l'ouest du nôtre en Europe. Des Tchèques, nous avons appris que c'est un peuple très cultivé, qui parle la même langue que nous. Et des Serbes, nous avons appris qu'ils étaient quelque peu nos parents. Les Tchèques et les Serbes dirigent les petits pays de l'Ouest.

— Que savez-vous de la Finlande ?

— Il y a deux ans, il y avait la guerre avec la Finlande et l'armée a conquis la moitié de la Finlande.

— Pendant combien de temps avez-vous été à l'école ?

— De huit à quinze ans.

— Voudriez-vous continuer à apprendre ?

— Non.

— Et que faites-vous maintenant ?

— Je ne sais pas, répond-elle, indécise et, la tête baissée, elle dit doucement : « On ne peut décider ce qui est bien et ce qui serait meilleur. »

— Si l'on veut obtenir quelque chose, il faut vraiment le vouloir.

— Oui, mais alors, il faut d'abord savoir ce que l'on est capable de faire.

— Et que vous croyez-vous capable de faire ?

— J'étais jusqu'à présent employée de bureau.

— Aimeriez-vous venir avec nous en Hongrie ?

— Oui.

— Et aimeriez-vous changer?

Elle acquiesce avec des yeux brillants.

— Oui, cela pourrait être très intéressant. Tout ce qui est inconnu est très intéressant.

— Pourquoi n'avez-vous pas continué à apprendre ?

— Dans ce cas, nous n'aurions pas pu vivre.

— Ne l'avez-vous pas regretté ?

— Non, dit-elle. J'ai travaillé et, pendant mes loisirs, je me suis reposée. Il y a un an, nous avions encore un appareil de radio, mais il a été réquisitionné. J'aime la musique. Depuis que les Allemands sont dans la ville, les haut-parleurs déversent la musique à tous les coins de rue. J'aime l'entendre en allant au bureau ou en retournant à la maison.

— Est-ce que vous priez ? lui demandons-nous.

— Ma mère a toujours prié, mais en cachette seulement, dit-elle, sans répondre directement.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncée ?

— J'ai également parfois prié...

— Il semble que vous n'ayez pas du tout été une véritable bolchévique.

— C'est possible. J'ai vécu de façon à ne pas avoir d'ennuis... Maintenant, je dois entrer ici, dit-elle, en nous donnant la main.

— Avant d'entrer, veuillez nous divulguer encore quelque chose, disons-nous. Avez-vous déjà été amoureuse ?

En se retournant, elle hoche doucement la tête, et disparaît dans la maison. Nous ne savons pas ce que signifie sa réponse muette, mais une chose est certaine : elle vient de rire pour la première fois.

Nous voici tous deux, moi et mon ami, l'interprète russe, qui a traduit notre conversation. Nos regards s'arrêtent longuement dans la direction qu'a prise la jeune Ukrainienne.

Tel est le véritable aspect de ce pays tel qu'on le voit au cinéma : le film se déroule, le ciel gris plonge dans l'infini et enveloppe tout : le pays abandonné, les morts et les vivants, les objets et les machines.

Le sol gorgé de sang de l'Ukraine montre son visage en grandeur naturelle. Des profondeurs d'un entonnoir, creusé par un obus, ses traits ressortent bien : terre ukrainienne très riche en humus, tchernoziom (terres-noires)...



Les troupes européennes ont atteint une grande ville



Usine d'armement soviétique anéantie

Le peuple que porte ce riche humus se traîne le long des routes d'une guerre éternelle. La faim et la terreur se reflètent dans leurs yeux. Vêtus de haillons, ils vont leur chemin sous le ciel infini. Parfois, ils lèvent les bras au ciel pour inciter les occupants d'un camion allemand ou hongrois à les emmener sur cette route dénudée, qui semble interminable.

9.

Soldat José Luis Gomez, Tello, Division des Volontaires Espagnols

« Les cloches du dimanche »

Nous connaissons déjà l'énigme inquiétante russe depuis que nous suivons les péripéties de la guerre. Les kilomètres que nous avons parcourus jusqu'au front se sont déroulés comme une bande cinématographique, ne laissant voir que destruction, ravage, incendie. Toujours le même spectacle. Toujours la même technique criminelle : des troupes de repli qui emploient du pétrole. Les hordes soviétiques, stimulées par la vodka et contraintes par les pistolets des commissaires, ont tout mis à feu avant de battre en retraite. Il est difficile de comprendre cet acte maladroit et stupide. Je me représente la terreur que les Russes ont éprouvée jour et nuit en voyant apparaître les soldats allemands. J'aperçois les façades des maisons éventrées par les explosions : meubles brisés, bâtiments effondrés, barres de fer tordues, une fenêtre qui pend dans le vide, un mur noir qui menace de s'écrouler. Dans l'air, une odeur de brûlé que le vent d'automne, chargé de senteurs de framboises et de pommes, ne parvient pas à dissiper. Ici et là, les tuyaux de cheminées sont restés debout. La ville donne l'impression d'un Pompéi en ruines. Partout, le long des routes — il faut savoir ce que sont les routes de Russie — des tanks russes disloqués, monstres verdâtres, colosses d'acier pesant 70 tonnes.

C'est en vain que les yeux cherchent partout les traces de la vie soviétique. Après 23 ans de domination communiste, il ne reste plus que la mort. La Russie soviétique, énigme gigantesque.

Je tiens à raconter mes impressions de là-bas, et en ce faisant, je dois me borner à décrire quelques images du « paradis soviétique ». Les paysans russes, dans ce cadre solennel tel que Dostoïewki l'a décrit, sont miséreux et vont nu-pieds. Les villages comprennent quelques cabanes en bois à toit de chaume serrées les unes contre les autres. D'étape en étape, un puits bourbeux sans poulie. La coopérative se distingue à peine, malgré son écriteau, dans cet amas de cabanes misérables composées chacune d'une seule pièce qui sert à la fois de cuisine, de chambre et de salle, et qui doit abriter 14 à 15 personnes.

Au milieu de ce pillage, de ces incendies, de ce ravage incessant qui réduisent en cendres des villes de 100.000 habitants, la vérité se fraye un chemin pour ceux qui avaient encore des doutes sur le communisme. La population, que le communisme a ravalée au niveau de la bête et qui, à présent, s'éveille pour vivre d'une vie nouvelle, erre dans les rues et se rassemble devant la Kommandantur. Là se dresse un bâtiment extrêmement haut et élancé. Je croyais me trouver devant une fabrique, mais il paraît que c'est un théâtre d'un genre de construction que seul le bolchevisme pouvait concevoir, et qui servait à distraire ces malheureux qui étaient autrefois des hommes, et que maintenant les commissaires lancent par vagues d'assaut au-devant des mitrailleuses allemandes.

Sur la place d'une ville est couchée une statue de Lénine, que l'on a abattue. C'est l'attitude classique : une veste ridicule, pas de couvre-chef, le pied gauche avancé. Un tas de décombres parmi tant d'autres. Sur une place carrée, couverte de verdure, propre et soignée, la tombe d'un soldat allemand : une grille en bois, un casque, une croix et un bouquet de fleurs de ses camarades.

Un certain réconfort moral naît à l'idée que l'on appartient à un pays qui a vaincu le bolchevisme, qui a écrasé ces barbares dont les architectes ont cherché follement à reproduire, dans des bâtiments jaune sale, un mélange d'art grec et de style nord-américain, et dont les intellectuels ont, de la même façon, corrompu les esprits. Peut-être serez-vous curieux d'entendre quelques mots au sujet des belles églises russes : dômes dorés, mosaïques vertes, murs blancs, et croix se dressant dans le ciel blême. Ces églises, les communistes les avaient transformées en musées anti-religieux. J'ai pu en voir une qui était restée intacte, grâce à la rapidité de l'avance allemande, laquelle avait empêché que le feu ne la consumât, comme cela se produit le plus souvent. Devant les portes en bronze, une vieille femme se frappait la poitrine avec une croix grecque : « Dieu revient parmi nous ! » murmurait-elle. L'église était décorée de tableaux magnifiques, de vases précieux, d'icones dorés superbes. Un grand déploiement de luxe s'y faisait remarquer : broderies dalmatiennes en soie et or, pendues aux murs, sculptures magnifiques avec des anges qui semblaient vivants, des incunables splendides qui auraient enchanté mon ami et professeur Pedro Mourlane Michelena. Je crois que là était un trésor que les bolchevistes ont emporté dans leur fuite.

J'ai vu des objets bizarres dans cette église : des photographies de la guerre d'Espagne, ces images de la propagande rouge que nous connaissons déjà, méthode raffinée dans le but de détourner les esprits de la religion. Chaque objet portait un écriteau et un numéro.

J'aurais été heureux d'entendre le son des cloches sous les arbres, sous les coupoles et les clochers, mais on les avait emportées à Moscou pour les fondre, et les transformer en marteaux et faucilles.

10.

Lieutenant Pierre Tiparescou, Armée Roumaine

« La grande déception »

Un jour, un soldat amène deux officiers faits prisonniers dans la vallée.

« Mon capitaine, voilà deux prisonniers. Des officiers ; l'un est colonel, l'autre est capitaine. »

Nous examinons les deux hommes, ne croyant pas ce qu'on nous dit avant d'avoir vu leurs papiers d'identité.

— Comment t'appelles-tu ?

— Pavel Tcholovski.

— Quel est ton grade ?

— Je suis colonel.

Notre interprète nous explique que nous avons devant nous le colonel commandant le 68e régiment de cavalerie de la 48e division soviétique, unité qui a été anéantie dans la bataille d'encerclement de Koutchouk Ousen, et le capitaine Yvan Hlupov, de l'état-major de la même division.

On offre de la place aux prisonniers, on leur tend des cigarettes, puis la conversation s'engage comme sur une ligne téléphonique à un seul fil, dans laquelle l'interprète joue le rôle de centrale.

Le colonel déclare que, accompagné du capitaine, il a erré quatre jours et quatre nuits dans la montagne et que, près de succomber au froid et à la faim, ils avaient résolu de se rendre, bien qu'on leur eût affirmé qu'ils seraient martyrisés et tués. Ils constatent que, tandis qu'ils seraient morts de froid dans la montagne, ils ont reçu ici un lit, de quoi se chauffer, et à manger.

La tenue du capitaine n'est pas différente de celle des simples soldats. Le colonel porte, outre ses effets légers et sales, une veste de peau d'ours, qui le différencie des autres prisonniers.

Dans ces yeux qui reflètent le gris bleuté et sombre de la steppe, j'ai pu lire pour la première fois la tristesse du vaincu. Mais ce regard n'exprimait absolument aucun regret pour tout ce qu'il avait quitté. Quoiqu'il fût réservé en parlant, cette tristesse témoignait plus de la haine qu'il ressentait pour le régime de mensonges qui s'écroulait. Lorsqu'on lui montra la carte avec la ligne de démarcation du front, il se convainquit alors qu'on les avait trompés et déclara que, les derniers temps, il avait l'habitude d'écouter la radio allemande, et qu'il avait commencé à la croire en voyant combien ses nouvelles étaient contradictoires avec celles des Soviets et la situation du front. D'après son *curriculum vitæ*, nous

constatâmes qu'il avait suivi 6 classes d'école supérieure avant la Révolution et qu'après la Révolution, il s'était engagé comme simple soldat dans l'armée. Au bout de deux ans, il avait suivi, pendant quelques mois, les cours d'une école de cadres et avait été nommé officier quelque temps après. Il avait alors suivi un cours spécial et était passé commandant de régiment.

En cette qualité, il avait été professeur de tactique de la garnison dans laquelle des cours spéciaux avaient lieu pour les officiers.

A présent, dans la captivité, il n'avait plus qu'un seul désir, revoir sa femme, son petit garçon et sa fille, dont les photographies étaient posées sur la table à côté d'un tas de roubles-papier.

Le capitaine, lui, avait perdu cette nostalgie du pays natal. A côté de ses roubles sur la table, il ne restait plus que son âme de soldat.

11.

Caporal Van Doornick, Légion Néerlandaise

« Paysans »

AVANT la guerre, le paysan en Russie représentait l'appui le plus important de l'Etat. De fait, l'agriculture en Russie est d'une grande importance, si l'on songe que l'Ukraine était le grenier de l'Europe. Actuellement encore, les deux tiers de la population travaillent les champs et habitent en grande partie dans la campagne et dans les villages.

Bien que les chefs communistes aient tout essayé afin d'industrialiser les terres, la Russie a conservé son caractère agricole. Le paysan russe a toujours été un adversaire du communisme. Il a toujours occasionné les plus grands cassements de tête et les plus grands embarras au Kremlin. Finalement, le bolchevisme a triomphé de la passivité du paysan.

Le collectivisme est le régime agricole adopté en Russie soviétique. Ce n'est que par la contrainte et la terreur, par l'anéantissement de territoires entiers et de la population qu'il a pu prendre pied. Son instauration a coûté plus de vies humaines que la guerre mondiale en a coûté aux nations belligérantes.

Le paysan a été opprimé, réduit à l'état d'esclave, et toute la campagne, avec ses fermes innombrables, est tombée dans un chaos gigantesque et a été complètement ruinée. Le paysan libre d'autrefois est aujourd'hui un objet sans volonté dans les mains des communistes, un esclave muet, un ouvrier qui produit et obéit par la contrainte et la terreur. Bien des paysans ont été déportés, exilés ou fusillés.



Le matériel de guerre de Staline est détruit peu à peu

mes. Comment pourrait-il surmonter de pareilles difficultés ? Cette multitude morbide et incurable constitue comme un foyer épouvantable d'infection dans le corps de la civilisation européenne.

12.

Soldat de 1re Classe, R. Lagrou, Légion Flamande

" Les miséreux "

On nous octroya un jour de repos bien mérité. Nous profitâmes de l'occasion pour étudier les conditions soviétiques dans le centre important où nous nous trouvions. Arrivés dans une rue « distinguée », nous inspections une des maisons « seigneuriale », lorsque nous entendîmes des coups sourds. Après avoir enfoncé la porte de service, deux femmes, l'une armée d'un crochet, l'autre d'un ciseau et d'un marteau, s'attaquaient aux armoires. Elles avaient déjà emballé deux manteaux de fourrure et cherchaient d'autres objets précieux qu'elles n'avaient jamais possédés de leur vie.

Nous nous regardâmes l'un l'autre et les laissâmes faire. Elles se vengeaient, prises du désir fou d'acquérir et de posséder. Car, de fait, que pouvaient-elles entreprendre avec ces objets, sinon les contempler, les toucher et se réjouir comme des fauves. Elles nous jetèrent un regard farouche. L'une d'elles se plaça devant le sac contenant les manteaux, comme si nous avions eu l'intention de les lui prendre.

Elles étaient misérablement vêtues; des lambeaux d'étoffe décolorés par le temps, cousus les uns aux autres, suivant leurs dimensions et non pas d'après la forme du corps, effrangés et réparés un nombre incalculable de fois. Pas de vêtements de dessous, sans abri, sans ressources, n'ayant presque rien à manger, elles nous épiaient comme le chacal regarde sa proie.

Elles n'avaient jamais rien possédé, elles avaient appris et entendu dire dans des réunions que toute propriété avait pour origine le vol et devait, pour cette raison, être supprimée. Mais, en même temps, elles surent que les membres du parti possédaient tout ce qui, pour elles, n'avait jamais été qu'un rêve.

Le communisme a déchaîné en Russie les instincts les plus vils, les plus dégradants. Il a cherché à supprimer l'homme en faisant naître en lui des passions sauvages.

La scène que nous venons de décrire n'est pas un cas isolé, rapporté ici dans un but de propagande. Partout, on voit des hommes portant des sacs bourrés, l'air



Officier soviétique prisonnier



Une grand'route

inquiet, le regard farouche ; ils sortent des habitations privées. Des camarades dignes de foi ont assisté à des scènes analogues dans d'autres villes et villages.

Le désir de posséder s'exerce d'abord contre ceux qui, pendant vingt-trois ans, ont été heureux grâce à ce gouvernement de meurtre, de rapine et d'esclavage. Piller n'est pas considéré comme du vol, mais comme la restitution de biens qu'on aurait dû posséder depuis longtemps. De toute façon, c'est l'exercice d'un droit qui avait été lésé par tout un régime. Peut-être ces femmes donneront-elles les manteaux à quelqu'un ou les jetteront-elles ?

Comment ces 170 millions d'êtres deviendront-ils des humains ?

13.

Soldat Dahl, Légion Danoise

« Un village en U. R. S. S. »

Les bottes charriant une boue épaisse, je patauge dans ce qu'on appelle la rue principale d'un village. A chaque pas, j'enfonce profondément dans la glaise jaune, noirâtre et je dois prendre des précautions infinies pour que mes bottes ne restent pas collées dans la boue. C'est là ce qu'on appelle en Russie une route... Et pourtant, je me trouve dans une région cultivée de l'Ukraine. Mon âme de soldat frémit involontairement en pensant ce que cela doit être dans les villages éloignés des grandes villes. Les seuls repères pour se guider sont des ornières profondes qui traversent les villages. Nos voitures qui sont capables de passer n'importe où restent embourbées, et il faut y atteler des bœufs et des chevaux pour les tirer de là. Il ne peut être question de rouler : les roues et les rayons restent collés dans la glaise, et nous glissons en avant comme si nous étions dans un traîneau. Je ne voulais pas le croire, mais c'est un fait que, sous ce bourbier, se trouve une route pavée. Sous le régime soviétique, ces routes n'ont jamais été nettoyées.

Alors que, dans des temps révolus, Leningrad était la capitale de la Russie, ce village était certainement un lieu d'excursions recherché. Les vieilles maisons, tombant en ruines et sales, laissent encore entrevoir les traces de l'aisance d'autrefois.

Au milieu du village se dresse une jolie fontaine ancienne recouverte d'un toit, contraste frappant au milieu de toute cette misère. D'anciens habitants me parlent d'une église pittoresque avec ses dômes colorés; mais elle a été détruite, elle aussi. Pendant la courte période de son règne, le communisme a fait disparaître tout ce qui était aisance et richesse. Seules, des ruines subsistent en guise d'avertissement,

protestation muette qui s'élève vers le ciel contre la plus grande énormité du XXe siècle.

Les vieilles et belles maisons ne sont plus que des cabanes menaçant ruines. Souvent, les beaux ornements qui les décoraient ont été brisés ou enlevés; des cartons ou des plaques de bois ont remplacé les jolis vitraux de couleur.

Comment vivent donc ces hommes ? Nous entrons dans une maison au milieu du village. Toute l'habitation comprend une grande pièce d'environ huit mètres sur dix. A une extrémité se trouve l'écurie pour le cheval, la vache et le cochon, et c'est là que les poules gîtent la nuit. A l'autre extrémité se trouve un tas de vieux chiffons, c'est là que dort la famille. Les lits sont inconnus ici. Sur les murs, aucune décoration. Les meubles ont été volés ou vendus; des planches non équarries servent de table et de chaises. Le parquet manque : on a fait du feu avec. La famille couche donc sur la terre nue. La nourriture se compose de carottes et de pommes de terre. Il n'y a ni beurre ni graisse. Le cœur se serre en voyant ces malheureux se précipiter sur les quelques morceaux que nous leur distribuons, pris sur notre ration journalière. Les gens n'ont pas de chaussures, ils enveloppent leurs pieds dans des chiffons. Beaucoup d'enfants vont pieds nus.

Pendant les heures de repos, nous pensons à notre famille, à notre propre pays, et nous frissonnons à la pensée que nous et les nôtres avions pris le meilleur chemin qui nous aurait valu de connaître un pareil fléau.

14.

Sous-Officier Tappenbeck, Légion Néerlandaise

" Images de l'Ukraine "

LORSQU'EN fin juin, la campagne de l'Est commença, nous avions tous une seule pensée : vaincre une fois pour toutes le fléau bolcheviste. Les semaines passées, nous avons vu Lemberg, Tarnopol et de nombreux autres endroits où le G. P. U. et les juifs ont pu satisfaire leurs instincts les plus sauvages sur une population malheureuse. Nous avons vu le bolchevisme tel qu'il a été et tel qu'il est, mais en même temps, pendant cette campagne, nous avons appris à connaître la population de ce pays et les problèmes qui se posent. Déjà, à l'est de Cracovie, nous fîmes la connaissance des premiers Ukrainiens qui, contrairement aux Polonais et aux juifs, ne dissimulent pas leur sympathie pour nos troupes. C'est ce dont témoignent les fleurs, les arcs de triomphe et aussi l'hospitalité avec laquelle les Ukrainiens libérés du joug soviétique nous accueillent. Des œufs, du

lait, du miel et des fruits, tout ce que produit ce pays fertile, mais ravagé et abandonné à lui-même, on nous l'offrait, sans exiger la moindre des choses en échange. Les paysans nous aidèrent même à sortir nos voitures de la boue et à déloger les bolchevistes de leurs cachettes. Jamais je n'oublierai le visage apeuré du paysan qui courut à notre rencontre dans le village où nous avions fait halte; il criait « bolcheviki... bolcheviki... », nous prévenant ainsi de l'approche de l'ennemi.

Par ailleurs, il était curieux de constater combien vite le calme se rétablissait là où nos troupes avaient pénétré. Dès le premier jour de l'arrivée des soldats allemands, le travail reprenait dans les champs qui avaient appartenu aux paysans et que ceux-ci avaient été obligés de cultiver sous le joug soviétique, moyennant un salaire de famine. Malgré l'ordre qu'avait donné Staline de brûler le blé, on avait rentré partout les récoltes. Comme nous demandions aux paysans s'ils avaient peur que le bolchevisme revienne, ils nous répondirent sans ambiguité : « Comment donc, vous êtes ici. La guerre est finie pour nous... » Il en était de même pour les innombrables prisonniers qui venaient en groupes à notre rencontre. Un grand nombre, notamment tous les Ukrainiens, furent libérés sur-le-champ. C'est ainsi que, souvent, à quelques kilomètres derrière les lignes, on peut voir des soldats soviétiques rentrant chez eux : ce sont des Ukrainiens. Fréquemment, ces soldats s'enrôlent dans leur village pour le service d'ordre et montent la garde avec le fusil et le brassard jaune et bleu pour empêcher tout sabotage de la part des bolchevistes ou des juifs. Une chose est donc certaine : ici, en Ukraine, nous ne sommes pas considérés comme des ennemis, mais comme des amis qui ont libéré la population du joug de Moscou, lequel s'est exercé d'abord pendant des siècles sous les tsars, puis encore bien plus rudement sous le régime bolcheviste. Un peuple de plus de trente millions d'habitants, qui se distingue des Soviets par la langue, la race, les mœurs et les coutumes, a retrouvé de l'espoir en l'avenir. Un pays qui avait vu son développement entravé par ses maîtres, où régnaient la famine et la misère, est destiné, grâce à sa fertilité, à redevenir le grenier de l'Europe nouvelle.

Nous avons visité de nombreuses fermes : elles n'ont pas mauvais aspect avec leurs toits de chaume, leurs murs passés à la chaux. Mais, à l'intérieur, règne une misère noire : des boîtes de conserves vides, quelques caisses, des pots et des poêles à frire sur un fourneau primitif, avec quelques autres objets qui rappellent des temps meilleurs, constituent tout le mobilier. On admire nos montres-bracelets qui sont de vraies raretés.

Nous avons la confiance de ces gens simples et ils nous considèrent comme les représentants de l'ordre et de la civilisation. Il suffit d'observer les regards qu'adressent à nos médecins ceux qui sont blessés ou malades. J'ai pu voir également avec quel zèle nos blessés étaient soignés dans un hôpital par des jeunes Ukrai-

niennes. A l'enterrement d'un de nos camarades, hier, des femmes et des enfants d'Ukraine vinrent déposer les plus belles fleurs sur sa tombe et, à côté de nous, elles versèrent des larmes, alors que nous lui faisions nos adieux.

Celui qui, comme nous, a vu les Ukrainiens et les traces sanglantes que le bolchevisme a laissées ici, celui qui a vu cette population de gens simples que l'on a opprimés et trompés, ces champs immenses de céréales, ces vergers et potagers où les pommes de terre, les pavots, les potirons, les haricots, les choux poussent pêle-mêle, celui-là est inconsciemment amené à penser à notre propre pays avec son agriculture tellement développée, et il acquiert la conviction que nous avons une tâche à remplir en Ukraine et que, si des camarades ont versé leur sang là-bas, c'est afin d'assurer un avenir meilleur à notre continent.

15.

Volontaire B. A., Régiment d'Infanterie Croate
« Ce qu'on m'a raconté au pays de Staline »

En qualité de volontaire, j'ai passé quelques mois sur le front de l'Est à lutter contre l'ennemi le plus redoutable de la religion et de la patrie. Pendant ce temps, j'ai fait d'excellents progrès dans la langue russe et c'est ce qui m'a permis de comprendre les griefs les plus violents prononcés contre le gouvernement soviétique, par ceux qui sont le plus qualifiés pour le faire, du fait qu'ils ont subi les horreurs de ce régime.

A peine avions-nous franchi le Dnieper que j'ai été frappé par la misère des paysans russes. Les cabanes basses et couvertes de chaume sont toutes en argile. La ville seule avait le privilège des parquets en bois. L'existence dans ces villes devait être bien misérable puisque les habitants étaient vêtus de haillons. Les vraies chaussures en cuir sont une véritable rareté dans ces régions perdues. En été, les gens allaient nu-pieds; en hiver, ils s'enveloppaient les pieds dans des chiffons tenus par des fils de fer. N'ayant pas de chaussures, les malheureux paysans ont dû attendre avec impatience le printemps avant de pouvoir reprendre leurs travaux pénibles. L'intérieur des habitations est très pauvre : dix personnes ou plus couchent dans la paille sur le sol, on pourrait presque dire l'une sur l'autre. Par suite du manque de vêtements et de savon, il n'est presque pas de fermes exemptes de poux et de punaises. La mauvaise nourriture et les conditions misérables d'existence ont fait que le paysan est révolté contre le régime et a vu son sauveur dans l'armée allemande.

Quiconque avait tant soi peu le malheur d'invoquer le secours de Dieu pouvait s'attendre aux pires des souffrances et des punitions. Ceux-là qui avaient eu

l'imprudence de conserver chez eux des images saintes furent punis sévèrement et martyrisés. Beaucoup ont enterré ces objets sacrés et attendent fiévreusement le moment où ils pourront de nouveau manifester publiquement leur attachement au culte de l'Eglise. De nombreuses églises ont été abattues. Souvent on s'est contenté d'arracher la croix et l'on a transformé les salles intérieures en magasins ou en clubs communistes. La plus belle église de Charkov est restée intacte extérieurement. Dans les contrées qui ont été libérées par l'Allemagne, les prêtres traqués comme des bêtes sauvages ont pu revoir la lumière. Les paysans ont déterré les ustensiles religieux, ils ont rebâti l'église, et après de longues années, le peuple, les larmes aux yeux, a pu entendre à nouveau la voix du prédicateur, les chants religieux et remercier le ciel de l'avoir enfin délivré du joug bolcheviste. Moi-même j'ai pu assister dans un village à la messe solennelle prononcée pour Hitler et pour la victoire des armes allemandes qui ont sauvé le peuple russe.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner que la population totale de la Russie soviétique se divise en trois classes. A la première appartiennent les secrétaires du Parti, parmi lesquels les juifs. Ils possèdent tous les avantages et tous les privilèges en ce qui concerne l'exploitation des biens de consommation. C'est ce groupe qui incarnait essentiellement le communisme en Russie.

A la deuxième classe appartiennent les ouvriers qualifiés qui, naturellement, sont pauvres en comparaison de ceux que nous avons nommés précédemment. Le salaire mensuel d'un ouvrier qualifié était si minime qu'il devait travailler des mois avant de pouvoir s'acheter un complet.

Les paysans et autres professionnels constituaient la troisième classe sociale. Leurs moyens d'existence étaient des plus précaires. Le paysan était obligé de travailler sur le terrain du kolkose et, pour son travail, il recevait, après la récolte, juste assez pour vivre trois mois et passer le restant de l'année en proie à la misère et à la famine. Pour beaucoup, cela paraîtra invraisemblable, car, de tous temps, les plaines de l'Ukraine ont passé pour être des plus fertiles. Mais de fait, il en a bien été ainsi parce que tout ce qu'a produit le paysan lui a été enlevé et que la bureaucratie juive du Parti a dirigé et administré le travail du paysan entièrement à sa guise.

Pour ces parasites, la Russie bolcheviste était réellement un paradis. Pendant tout mon séjour en Russie, je n'ai jamais eu l'occasion de voir un juif exerçant un travail manuel. Le juif était directeur de fabrique, fonctionnaire, commissaire. Surtout ces derniers temps, l'administration de l'Etat était passée entre leurs mains. Ces parasites ont réduit l'ouvrier et le paysan russes à l'état d'esclaves et toute parole imprudente prononcée contre les juifs était châtiée des plus sévèrement. La structure sociale et le mode d'existence en Russie soviétique sont loin de correspondre aux descriptions mensongères de la propagande communiste.

La vie du peuple russe ressemble beaucoup à un emprisonnement. D'après les calculs exacts que j'ai faits, la moyenne d'emprisonnement par citoyen est de trois mois. Il n'est pas rare que des Russes aient été appréhendés la nuit par le G.P.U. et qu'on n'ait plus jamais eu aucune nouvelle d'eux. Dans de pareils cas, le peuple se déshabitue de demander des renseignements, car un mot imprudent peut faire partager le sort d'un autre.

Dans la prison du G.P.U. à Poltava, nous avons trouvé 900 personnes « liquidées », c'est-à-dire assassinées, et on en a tué le même nombre à coups de mitrailleuses pendant la retraite de l'Armée Rouge, de sorte que tous les murs et le sol étaient tachés de sang. Avant de se retirer, les bolchevistes avaient satisfait leurs instincts meurtriers et destructeurs. Les malheureux font tout ce qui est humainement possible pour se soustraire à ces instincts sanguinaires, espérant reconquérir un jour la liberté. Dans de nombreuses localités, nous avons remarqué des inscriptions « Vive Hitler ! »... avec des croix gammées, ce qui permet de juger du degré d'attachement qu'éprouve la population pour le « paradis » soviétique. Tout le peuple russe a pénétré les dessous de la politique bolcheviste qui promettait toujours un avenir meilleur, mais qui augmentait chaque jour les charges et les souffrances du peuple.

Le bolchevisme touche à sa fin. C'est là un fait que ne saurait nier celui qui a eu l'occasion d'assister aux dernières convulsions de ce colosse d'acier aux pieds d'argile.

16.

Lieutenant Hermann Pirich, Armée Allemande

" Figures d'automates "

DANS les années d'après guerre, une maladie contagieuse a sévi en Europe : celle du « Crime et Châtiment », comme je me permets de la nommer d'après le roman connu de Dostoïevski. Cette maladie était caractérisée par le fait que ceux qui en étaient atteints se rongeaient dans leur for intérieur et se trouvaient intéressants dans leur douleur. Parmi les symptômes du mal figurait la passion, poussée jusqu'à l'exaltation, qui consistait à avaler le plus possible de littérature russe, de Dostoïevski, de Tolstoï, Gogol, Tourguéniev ou de tout autre. Venait d'abord « Crime et Châtiment », puis « L'Idiot », « Les Frères Karamazoff », « Humiliés et Offensés », « Le Joueur », « Souvenis de la Maison des Morts », « Le Sosie », « Anna Karénine », « La Sonate à Kreutzer », « Le Mort Vivant », « Tarass Boulba », « Le Réviseur », « Les Ames Mortes », etc. Qui

donc ne connaît les livres de cette génération, livres qui reflètent l' « esprit russe » devenu proverbial, cette littérature qui se répandit alors comme un nuage épais en éditions et traductions innombrables sur le marché européen. Et ce sont justement les lecteurs dont l'estomac était le plus faible, ceux-là qui pouvaient le moins la digérer, qui la dévorèrent gloutonnement.

D'un autre côté, il y en eut, et non pas des moins nombreux, qui la trouvèrent simplement affreuse et la rejetèrent catégoriquement. Enfin un troisième « parti littéraire » la lisait avec beaucoup d'intérêt, mais avec l'intérêt froid de celui qui, avant de pénétrer chez des étrangers, remet d'abord son cœur au vestiaire. C'est à ce « parti » que j'appartiens. Sans compter la maestria avec laquelle étaient relatés les conditions et les événements, je m'intéressais à ces figures des plus étranges et, le plus souvent, parfaitement bouffonnes d'après notre conception, figures qui faisaient hocher la tête, il est vrai, mais que leur singularité rendait inoubliables. Que ceux qui ne se souviendraient pas très bien des détails de cette littérature se rappellent le personnage du « maître de poste » de Pouchkine dans le film qui porte ce nom : il a toutes les caractéristiques de l'homme russe, tel que la littérature du siècle passé nous l'a représenté.

De nombreux camarades qui ont grandi dans le monde de l'imagination auront fait la même expérience que moi. Lorsque la guerre m'a transporté dans ce pays si plein d'énigmes et souvent incompréhensible pour nos esprits, je cherchai, avec la vive curiosité d'un enfant, des êtres qui correspondissent à ceux que m'avaient fait connaître ces lectures, ceux avec lesquels elles m'avaient familiarisé, ou bien un qui ressemblât à ce « maître de poste » justement. Je n'en ai trouvé aucun. Je me suis entretenu avec des milliers de personnes, j'ai pu gagner leur confiance et elles se sont ouvertes à moi, mais l'homme russe de la littérature en question est resté introuvable. Ceux que j'apprenais à connaître, que ce fût très loin dans le Sud ou ici dans le Nord, étaient tous des figures d'automates. Leur âme, leur pensée, leurs aventures me paraissaient toujours établies sur le même schéma, copiées sur le même modèle, et, toujours, j'avais l'impression de me trouver dans un magasin de nouveautés immense, fantomatique, dans lequel, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit, on vendait bien quelque chose, mais non pas des manteaux, chaussures, chapeaux, peignes, miroirs, etc. : rien que des hommes artificiels, des automates, automates non seulement du travail, mais aussi de la pensée et des sentiments.

Alors je compris tout à coup l'âpreté avec laquelle les soldats bolchevistes se défendaient : c'était des automates armés de mitrailleuses. A la place d'un cœur, ils avaient un mécanisme dans la poitrine, un mécanisme sans âme qui continuait à bourdonner régulièrement et sourdement jusqu'au moment où on le brisait. Et de même qu'on jette les rouages brisés d'une horloge dans la poubelle, les autres



automates le jetaient dans le trou le plus proche qu'ils refermaient machinalement. Peut-être plantaient-ils un fusil et mettaient-ils un casque par-dessus. C'était tout : geste qui rappelait de bien loin la piété. Le facteur humain lui-même ne comptait pas. Il ne comptait que comme pièce minuscule d'une machinerie gigantesque. Cette pièce devenue inutilisable, on la jetait et on la remplaçait par une autre. Aucun écriteau, aucune inscription pour rappeler qu'un être humain avait vécu.

Un sentiment d'effroi vous saisit alors, effroi beaucoup plus grand encore qu'autrefois à la lecture des romans de Dostoïevski, car ces derniers permettaient de voir les abîmes de l'âme humaine; ici, on n'aperçoit plus que la steppe toute plate et sans fin, la steppe qui saisit tout de ses doigts cruels, uniformise et nivelle tout afin de mieux pouvoir contrôler et dominer.

Je n'oublierai jamais comment, après de nombreuses semaines, je revins en Ukraine, dans les pays de l'Ouest. Le paysage m'apparut subitement beaucoup plus attrayant, riant. Il me semblait être transporté dans un tout autre monde, et cela me surprit d'autant plus que je me trouvais toujours dans la Russie soviétique. Alors il me vint à l'esprit que je venais de passer l'ancienne frontière et qu'à peine deux ans auparavant, la région que je traversais n'était pas encore soviétique. Quelle était donc la cause de cette différence entre là-bas et ici ? Car, de fait, on retrouvait ici les mêmes cabanes misérables. Seulement, ici elles étaient éparpillées, abritées complaisamment par des arbres, des buissons, agrémentées par le voisinage de puits, d'étangs, d'étables et de granges. Chaque chose ici avait encore conservé son propre visage. Là-bas, par contre, il n'existait qu'un seul visage : l'étendue morne, dénudée de la steppe orientale et la misère concentrée, collectivisée, rendue encore plus tragique dans son impersonnalité et son inexpressivité du visage soviétique.

Celui qui a vécu tout cela ne pourra que confirmer ce que je dis : ce qui nous touche dans ce que nous voyons, ce n'est pas tant cette misère raffinée qui se retrouve partout dans le paradis soviétique, car la misère nous est une chose connue, puisque nous l'avons éprouvée nous-mêmes au temps de l'inflation et de la débâcle économique. Cette misère n'a pas perdu pour nous son aspect sinistre, mais elle seule ne peut plus suffire à nous émouvoir. Ce qui, ici, ébranlait nos esprits, c'était cette « misère collectivisée » qui efface toutes les expressions de la physionomie humaine, qui engloutit toutes les valeurs individuelles et qui ne possède plus qu'un seul visage : celui de l'automate.

L'accueil dans un village ukrainien

De plâtre les colonnes, de ciment grossier les escaliers, de stuc les faux-marbres du décor, de béton moulé les grandioses statues qui, plus ou moins éventrées par les intempéries, laissent apercevoir les ferrailles de leurs armatures.

Ailleurs, avec le même bluff de façade, nous avons trouvé des maisons d'habitation, mais passés les porches somptueux (ce que l'on montrait aux visiteurs étrangers), nous n'avons pénétré que dans de petites chambres sordides ouvrant sur des couloirs sombres et sales.

De petites chambres où les papiers de tenture étaient de vieux numéros de la « Smolenskaia Pravda ». De petites chambres meublées d'un ou deux lits, d'une table boîteuse et de quelques escabeaux. De petites chambres où vivaient, non pas un ménage, non pas une famille, mais deux ou trois familles, dans une affreuse promiscuité, dans une affreuse misère.

Nous n'avions encore rien vu; la montée vers le front, en passant par les petits villages nous fit connaître des kolkhosiens, des paysans de l'an mille.

Tout leur avait été ôté. Il leur était même interdit de goûter aux fruits de la terre qu'ils cultivaient.

Là, nous avons pu juger le progrès soviétique, la civilisation soviétique.

Entrant dans une isba, on découvrait tout d'abord le « Petchki », grand four de briques à étages qui existe dans chaque maison russe. Sur le sommet, des chiffons entassés. Sur ces chiffons, la famille : hommes, femmes, enfants, vieillards, tout cela dans un étrange emmêlement de bras, de jambes, de têtes.

Par de petites fenêtres à doubles vitres, une lumière chiche éclaire un intérieur comme le plus pauvre paysan de la région la plus déshéritée de France ne voudrait point en connaître.

Une planche le long d'un mur, c'est un banc; une planche sur quatre pieds, c'est une table : une table sur laquelle les habitants de l'isba prennent leur repas, et quel repas ! Dans un récipient de fonte grossière, on a fait bouillir quelques « kartochki », quelques pommes de terre. Dans la plupart des maisons, on ignore les assiettes et les couteaux, chacun se sert avec ses doigts dans l'auge commune.

Mais partout, à la place d'honneur, un cadre enluminé de cuivre et de verroterie : l'icone.

— Pendant vingt ans, nous dit une femme d'un petit village des environs de Viasma, j'avais dû la tenir cachée au fond de ma cave à pommes de terre. Enfin, je peux la voir à nouveau à la place où elle était dans la demeure de mes parents et prier sans crainte d'encourir une déportation.

Ces constatations et les révélations que firent aux Légionnaires français les ouvriers et les paysans des villes et des villages qu'ils traversèrent les confirmèrent dans la conviction qu'ils étaient bien partis se battre pour la défense de la civili-



Mais je n'avais pas encore vu la Russie et son prolétariat.

Prolétariat ! Le joli mot, en vérité, lorsqu'on l'applique candidement à la classe ouvrière souffrante.

Mais ici, on peut s'en référer strictement au sens du dictionnaire. Prolétaire : Homme pauvre, qui n'était considéré comme utile qu'au point de vue des enfants qu'il engendrait.

Prolétariser : faire passer dans la classe des prolétaires des individus qui appartiennent à une classe supérieure.

En cela, Staline et les siens furent vraiment conformes à la tradition antique.

Car toute la sombre gloire du bolchevisme consiste à avoir incorporé — Dieu sait par quels moyens ! — tout le monde dans une infériorité commune.

Pauvreté du corps, pauvreté de l'esprit.

Pauvreté matérielle, pauvreté morale.

A côté de ce que j'ai vu et senti en U. R. S. S., les catastrophes terribles, les épidémies, les grands drames de la vie, les horreurs de la guerre même, sont bien peu de chose. Car n'est-il pas vrai qu'un peuple entier qui a été dépouillé de toute spiritualité, de tout confort, de toute liberté, pour être voué au plus veule des matérialismes, est bien la chose la plus effroyable que l'on puisse concevoir ?

⁂

Il n'entre pas dans mes intentions de parler ici de la pauvreté matérielle des gens en U. R. S. S. Tout cela est décrit et répété à raison depuis que la croisade européenne s'efforce de rejeter le péril qui guettait nos foyers. On n'insistera jamais assez sur les conditions matérielles que Staline a réservées à son peuple dans un pays aussi riche que la Russie ! Et c'est là le témoignage le plus accablant sur la faillite de son système, témoignage que rapportent indistinctement les millions de soldats allemands et alliés *qui ont vu de leurs yeux*. Questionnez-les donc!

⁂

Mais il est une misère encore plus terrible, un mal plus profond en U. R. S. S.

Ce mal, c'est celui de l'esprit.

Car en vingt ans, on est arrivé là-bas à un résultat de nivellement intellectuel et moral inimaginable.

Nivellement par le bas, s'entend!

J'ai cherché en vain dans les campagnes et les villes une expression quelconque de vitalité intellectuelle, rayonnante, de manifestation artistique, littéraire ou autre.

Rien, ou rien qui puisse s'apparenter avec les mots Art, Philosophie, Lettres ou Esprit.

La raison en est bien simple. Le régime a rompu partout avec la tradition et,

Le premier service divin après de longues années, dans la cathédrale de Smolensk





Les palais des commissaires, les cabanes des ouvriers

sauf quelques œuvres inspirées par les souffles révolutionnaires, ce régime a voulu imposer la doctrine que le matérialisme marxiste et la politique officielle sont les seuls objectifs de l'esprit. Ainsi, la littérature soviétique est serviteur des objectifs politiques et l'orientation des beaux-arts est à voie unique dans ce sens. Des œuvres comme *L'Hydro Centrale,* de Chaginian, *Le Ciment,* de Gladkov, et *Rapace,* de Ilya Ehrenbourg, sont éloquentes à ce sujet...

Quant aux arts plastiques et à la peinture, lorsque l'on ne vogue pas dans les insanités inspirées par les juifs, on ne rencontre que de très pauvres imageries sans esthétique.

Ce sont, sur les places publiques, devant les locaux politiques, des figurations de prolétaires en costume de bourgeois, essayant de magnifier l'industrie, et portant un maillet ou un marteau, qui ne leur doit servir qu'à tuer, ou une gerbe de blé, que l'Etat leur confisque à son profit...

⁂

Comment voudrait-on d'ailleurs que dans un pays sans mystique naisse ou jaillisse une efflorescence quelconque des arts ?

Staline s'est efforcé de créer dans le peuple une mystique du communisme.

Mystique basée sur quoi ? Sur quels résultats, sur quels miracles, sur quels espoirs ?

La machine, grand orgueil du régime, n'est apparue aux individus qu'un instrument de travail forcé, extrêmement despotique.

Pourquoi magnifier des choses dont on souffre ?

Pourquoi créer et dessiner les formes harmonieuses de beaux logis lorsque l'on est condamné à vivre dans de pauvres masures ou de cohabiter à plusieurs dans de tristes soupentes ?

Pourquoi la jeunesse croirait-elle à la morale lorsque toutes les confessions religieuses sont brimées, lorsque toutes les philosophies sont diffamées à plaisir ?

Pourquoi croire à un ordre politique qui n'a d'adhérents que les profiteurs et qui ne s'appuie que sur le pouvoir d'une bureaucratie appuyée elle-même sur les forces armées et policières ?

Tout cela, on en conviendra, est bien loin de provoquer un renouveau de l'esprit en U. R. S. S.

Encore si cette classe unique possédait uniformément une culture générale! Mais non, la Russie est le pays des ignares, des analphabètes et des faux savants.

Elle possède incontestablement d'excellents ouvriers, d'excellents techniciens et de braves travailleurs. Mais ces qualités-là, les Russes les doivent à eux-mêmes et non au régime.

Quant aux faux savants et aux faux intellectuels, ce sont là les produits de ce

marxisme exacerbé et mythique qui donne dans le genre soviétique les mêmes phénomènes curieux que le nihilisme a donnés sous le tsarisme.

La grande misère et le grand danger du bolchevisme, c'est le désarroi des âmes et des consciences.

Car si ces dizaines de millions d'individus se sentaient prêts à se jeter sur l'Europe en 1940, comme une bande de forçats libérés, c'est que rien dans leurs consciences embryonnaires ne s'opposait au sac de ce palais confortable et désirable que représente pour eux l'Ouest.

⁂

J'ai étudié de très près l'esprit et l'immoralité des Russes en U. R. S. S.

Je distinguerai donc trois catégories d'individus : les convaincus, les passifs et les barbares.

⁂

Parmi les « convaincus », je classerai les jeunesses ouvrières partisanes et les meneurs professionnels.

Leur profession de foi est très simple : « Je ne crois en rien, l'ouvrier est le maître de tout. »

Leur morale est nulle : l'homme est sur la terre comme un végétal dont il faut améliorer les conditions matérielles. L'idéal, ce sont les luttes du parti contre les ennemis capitalistes et autres ennemis indiqués par le régime. Le travail est sacré, mais il faut essayer de travailler le moins... possible. La famille n'existe pas. La procréation est un phénomène biologique, sans plus.

L'amour ? C'est un plaisir que l'on commet à deux chaque fois que l'on en a l'envie. C'est une nécessité physique que l'on accomplit avec la femelle que l'on choisit en lui disant : « Ja Hotchou » (Je veux). Les femmes russes sont passives et elles aiment cela.

Il faut détruire et tuer ce qui est contre nous ou pas avec nous...

Voilà la morale des militants et des « convaincus ».

J'ai cherché longtemps à rencontrer en Russie quelque esprit indépendant et libre, capable de formuler un jugement sain sur les choses et les gens. En vain!

J'ai rencontré un jour une jeune étudiante russe revenant miraculeusement de Moscou. Elle m'a donné l'explication de ce que je cherchais et qui était introuvable. Sous Staline, lorsque quelqu'un manifestait une liberté d'esprit ou de pensée intolérable ou incompatible avec le régime, il était aussitôt appelé au « Centre ». On ne le fusillait pas ou on ne le jugeait pas sur place. Non! on l'appelait au « Centre », à Moscou.

D'où il ne revenait jamais plus.

Ainsi, on mettait tout le monde d'accord.

Les « passifs » constituent la grande masse en U. R. S. S.

Ce sont les paysans. Ils ont subi le despotisme des tsars, se sont ralliés à la première révolution, et ils ont fait les frais de toutes les suivantes.

Le paysan russe et surtout le paysan ukrainien sont de vrais bagnards en U. R. S. S. Une seule chose les a quelque peu aidés et sauvés dans cette effroyable épreuve : leur foi, leurs croyances et leur amour du travail.

Mais les « passifs » ont peur et n'osent pas s'insurger contre Staline et son régime. Pourtant, ils l'exécrent.

On le voit bien lorsque les troupes allemandes et alliés les délivrent de la hantise bolchevique. Ces gens, remis en possession de leurs terres et de leur bétail, retrouvent littéralement une nouvelle vie heureuse qu'ils croyaient perdue à jamais.

Ici, l'immoralité et le matérialisme ont fait pourtant aussi des ravages considérables, dans les jeunes classes surtout. De l'homme à la brute, il n'y a pas beaucoup de chemin à parcourir lorsque l'on permet le déchaînement des passions et des vices à tous, pourvu qu'ils soient de bons militants.

Aussi le paysan n'a compris dans l'anarchie bolchevique que le plaisir et le profit éventuel qu'il pourrait en retirer sournoisement.

⁂

Les « barbares », enfin, constituent l'immense réserve asiatique que l'U. R. S. S. a incorporée dans ses rangs.

Ici, ce sont des hordes armées, sans plus.

Le combat et la conquête, le vice et le stupre, le meurtre et l'assassinat, constituent le haut idéal de ces « soldats » russes...

On leur a parlé d'ennemis, de conquêtes, de bien-être et de partage.

Et ils sont toujours prêts à l'attaque, à la dévastation, au pillage et au meurtre.

Pour la plus grande gloire de la Démocratie.

⁂

Heureusement pour l'Europe que les armées des Croisés les tiennent loin de nos foyers.

Car la vague asiatique s'apprêtait à déferler chez nous et à se délecter de nos filles, de nos femmes et de nos sœurs.

Ces barbares-là, qui sont des millions, voilà les bons sujets de Staline!

Voilà, en réalité, le vrai visage du péril bolchevique.

Ces faces hideuses d'individus pervers, aux yeux bridés, aux regards sournois, aux fronts bas, constituent l'image et l'aboutissement final de la doctrine communiste.

Coupeurs de mains, de doigts, d'oreilles, ces sauvages-là considèrent le supplice et la mutilation comme des joies de la guerre et de la révolution.

Il serait difficile de parler morale ou mystique à de pareilles brutes.

Pourtant, c'est à ces « braves » que Staline confie ses suprêmes espoirs et ses suprêmes pensées.

En s'adressant à ces barbares-là, Staline parle en fait à ses vrais électeurs, à ses vrais partisans...

⁂

Lorsque je vous disais plus haut que je n'avais rien vu, avant la Russie!

